DOSSIER DE PRESSE

01 – 16.03 2024

DE NICOLAÏ ERDMAN
TRADUCTION
D'ANDRÉ MARKOWICZ
MISE EN SCÈNE
DE JEAN BELLORINI

LE SUICIDÉ, VAUDEVILLE SOVIÉTIQUE

GRAPHISME : ATELIER POISSON / PHOTO : © FEDERAL STUDIO, BAPTISTE COULON

THÉÂTRE DE CAROUGE

RUE ANCIENNE 37 A
1227 CAROUGE
THEATREDECAROUGE.CH
+41 22 343 43 43

AUTRES POINTS DE VENTE :

MIGROS CHANGE RIVE
MIGROS CHANGE MPARC LA PRAILLE
STAND INFO BALEXERT

Soutenu par la VILLE DE CAROUGE
GONET BANQUIERS 1845
MIGROS Pour-cent culturel
LE THÉÂTRE DE CAROUGE BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DE JTI

LE SUICIDÉ,
VAUDEVILLE SOVIÉTIQUE

DE NICOLAÏ ERDMAN
TRADUCTION ANDRÉ MARKOWICZ
MISE EN SCÈNE JEAN BELLORINI

1ER - 16 MARS 2024
DÈS 10 ANS
DURÉE 2H20

GRANDE SALLE

SURTITRÉ SUR TABLETTE EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS
LES 3 ET 5 MARS 2024
AUDIODÉCRIT LES 14 ET 15 MARS 2024

AVEC

François Deblock

Mathieu Delmonté

Clément Durand

Anke Engelsmann

Gérôme Ferchaud

Damoh Ikheteah

Jacques Hadjaje

Clara Mayer

Liza Alegria Ndikita

Marc Plas

Antoine Raffalli

Matthieu Tune

Damien Zanoly

Avec la participation de Tatiana Frolova

CUIVRES
Anthony Caillet

ACCORDÉON
Marion Chiron

PERCUSSIONS
Benoit Prisset

MISE EN SCÈNE
Jean Bellorini

TRADUCTION
André Markowicz

COLLABORATION ARTISTIQUE
Mélodie-Amy Wallet

SCÉNOGRAPHIE
Véronique Chazal et Jean Bellorini

LUMIÈRES
Jean Bellorini

ASSISTANAT LUMIÈRES
Mathilde Foltier-Gueydan

SON
Sébastien Trouvé

COSTUMES
Macha Makeïeff

ASSISTANAT COSTUMES
Laura Garnier

COIFFURES ET MAQUILLAGES
Cécile Kretschmar

VIDÉO
Marie Anglade

ÉQUIPE TECHNIQUE DU THÉÂTRE NATIONAL POPULAIRE À VILLEURBANNE

RÉGIE GÉNÉRALE
Vincent Boute

RÉGIE PLATEAU
Thomas Gondouin

RÉGIE LUMIÈRE
Mathilde Foltier-Gueydan

RÉGIE SON
Victor Severino

RÉGIE VIDÉO EN PASSATION
Marie Anglade

HABILLAGE EN PASSATION
Claire Blanchard

RETOUCHES PEINTURE DÉCOR
Mohamed El Khomssi

ÉQUIPE TECHNIQUE DU THÉÂTRE DE CAROUGE

RÉGIE GÉNÉRALE ET PLATEAU
Manu Rutka

RÉGIE LUMIÈRE
William Fournier

RÉGIE SON
Sébastien Graz

RÉGIE VIDÉO
Gautier Janin

HABILLAGE
Cécile Vercaemer-Ingles

ENTRETIEN COSTUMES
Giulia Muniz ou Sarah Bru

ENTRETIEN PERRUQUES
Emmanuelle Olivet Pellegrin

MONTAGE
Chingo Bensong, Janju Bonzon, Marc Borel, Mitch Croptier, Brian d'Epagnier, Ian Durrer, Arno Fossati, Jérôme Glorieux, Adrien Grandjean (apprenti techniscéniste), Loïc Rivoalan, Charlotte-Prune Rychner, Olivier Savet, Noé Stehlé, Ferat Ukshini et Mansour Walter

RETOUCHES PEINTURE DÉCOR
Eric Vuille

Production Théâtre National Populaire

Coproductions Espace Jean Legendre – Théâtre de Compiègne, Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production, La Coursive – scène nationale de La Rochelle

Création le 15 décembre 2022
au Théâtre National Populaire
à Villeurbanne

Communiqué de presse

Du 1er au 16 mars 2024
LE SUICIDÉ, VAUDEVILLE SOVIÉTIQUE
De Nicolaï Erdman
Mise en scène de Jean Bellorini.

Carouge, le 25.2.2024 **Sémione, un jeune chômeur menace de mettre fin à ses jours. Héros malgré lui, il sera celui par qui la question de la résistance à l'oppression s'invite dans *Le Suicidé, vaudeville soviétique*. Un thème brûlant d'actualité.**

« A l'époque où nous sommes, ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire."
Aristarque Dominikovitch, Grand-Skoubnik dans *Le Suicidé, vaudeville soviétique*.

En écho troublant aux derniers faits d'actualité, telle la mort d'une figure de l'opposition russe contemporaine Alexeï Navalny, *Le Suicidé, vaudeville soviétique* est une critique virulente des régimes politiques oppressifs. Parallèlement, l'auteur Nicolaï Erdman, qui a lui aussi souffert d'emprisonnement, plonge dans l'âme humaine et ses interrogations face au sens de la vie. Interprétée par une magnifique troupe d'une quinzaine de comédien·nes, chanteur·ses et musicien·nes et mise en scène par le franco-suisse Jean Bellorini, directeur du prestigieux TNP, cette farce subversive prend l'allure et le rythme du vaudeville musical. Cerise sur le gâteau, la brillante traduction, ciselée d'ironie, d'André Markowicz qui fait encore plus étinceler les mots d'Erdman.

Le Suicidé, vaudeville soviétique. Avec François Deblock, Mathieu Delmonté, Clément Durand, Anke Engelsmann, Gérôme Ferchaud, Damoh Ikheteah, Jacques Hadjaje, Clara Mayer, Liza Alegria Ndikita, Marc Plas, Antoine Raffalli, Matthieu Tune, Damien Zanoly, avec la participation de Tatiana Frolova. Cuivres : Anthony Caillet, Accordéon : Marion Chiron, Percussions: Benoît Prisset
Traduction André Markowicz. Collaboration artistique Mélodie-Amy Wallet. Scénographie Véronique Chazal et Jean Bellorini. Lumières Jean Bellorini. Assistanat lumières Mathilde Foltier-Gueydan. Son Sébastien Trouvé. Costumes Macha Makeïeff. Assistanat costumes Laura Garnier. Coiffure et maquillage Cécile Kretschmar. Vidéo Marie Anglade

Production Théâtre National Populaire. Coproductions Espace Jean Legendre – Théâtre de Compiègne, Maison de la Culture d'Amiens – Pôle européen de création et de production, La Coursive – scène nationale de La Rochelle
Création le 15 décembre 2022 au Théâtre National Populaire à Villeurbanne.

Grande Salle. Ma-Ve, 19 h 30, Sa-Di, 17 h. Sous-titres sur tablettes en anglais et en français les **3 et 5 mars 2024.**
Audiodécrit **les 14 et 15 mars 2024**

Petite Salle. *Fréhel c'est moi.* Avec Christine Vouilloz. Mise en scène Gian Manuel Rau. Du 27 février au 24 mars 2024. Ma-Ve, 20 h, Sa-Di, 17 h 30.

INFOS PRATIQUES

Théâtre de Carouge
Rue Ancienne 37A 1227 Carouge
+41 22 343 43 43
theatredecarouge.ch

Corinne Jaquiéry
Relations Presse
+41 79 233 76 53.
c.jaquiery@theatredecarouge.ch

Marie Marcon
Responsable de la communication
+41 22 308 47 21
+41 79 894 33 37
m.marcon@theatredecarouge.ch

L'histoire

Union soviétique, fin des années 1920. Nous sommes dans un immeuble communautaire où les appartements sont séparés par de minces cloisons. En pleine nuit, Sémione Sémionovitch, chômeur et miséreux, tente de soulager sa faim en avalant un saucisson de foie. Il réveille sa femme, une dispute éclate et le piteux héros disparaît en menaçant de pousser bientôt « son dernier soupir ». Sa femme, persuadée qu'il va mettre fin à ses jours, appelle à l'aide. La nouvelle se répand, attire le voisinage et bientôt c'est toute une galerie de personnages qui se presse pour s'approprier le funeste événement. Emporté malgré lui dans ce bal macabre, Sémione entrevoit la gloire posthume qu'on lui fait miroiter et finit par se prendre au jeu : en se tuant, pourrait-il enfin devenir quelqu'un ?

Écrite à la charnière capitale des années vingt et trente, la pièce est interdite avant même d'avoir pu être jouée. Victime de la politique autoritaire et répressive menée par le pouvoir soviétique, Nicolaï Erdman est arrêté, peu après l'écriture du *Suicidé*, pour avoir signé un petit poème satirique sur Staline. Ses deux pièces (*Le Mandat* et *Le Suicidé*) sont définitivement interdites, il est envoyé trois ans en déportation puis assigné à résidence. Il ne reprendra jamais sa carrière de dramaturge, gardant en lui « une peur éternelle ». Un sentiment dont est pétri le « héros » du *Suicidé*, Sémione Sémionovitch. Enveloppe vide, être médiocre et insignifiant, Sémione ne semble prendre consistance que dans le regard intéressé d'autrui. Au seuil de sa mort, il est enfin parcouru par un souffle de vie – chuchotement terrible et suspendu.

Tic, tac.

Dans la tradition satirique d'un Gogol, Nicolaï Erdman convoque ici petites gens, notables, ecclésiastiques, commerçants – archétypes bouleversants et pathétiques – qui persistent à trouver un sens à leur existence bien que tous les repères en aient été détruits. Dans cette société meurtrie et asphyxiée, un simple mensonge peut révéler des impostures en chaîne, jusqu'à la déflagration finale.

Le texte de Nicolaï Erdman continue de retentir avec force tant il recèle une critique virulente de tous les régimes politiques oppressifs ainsi qu'une réflexion mordante sur le sens de l'existence. L'histoire de ce petit homme pathétique qui se démène dans le chaos interpelle notre époque, nos désirs, nos résignations. Comment résister à l'oppression sans être un héros ?

Jean Bellorini et sa troupe de comédiens, chanteurs et musiciens s'aventurent dans cette farce politique aussi savoureuse que glaçante, à la mécanique implacable et aux allures de vaudeville. Le travail choral, la musique jouée sur scène, les costumes signés par Macha Makeïeff font jaillir l'humour et la folie d'une partition qui avance au rythme débridé de la traduction d'André Markowicz. Et à l'arrivée, quand les décors et les masques tombent, le théâtre demeure, comme une immense déclaration d'amour à la vie.

L'auteur

NICOLAÏ ERDMAN

Il est né à Moscou le 16 novembre 1900. Jeune homme, il découvre le poète Vladimir Maïakovski et rejoint le mouvement d'avant-garde des « Imaginistes » et publie ses premiers poèmes. Très vite, grâce à son frère Boris, peintre de théâtre, il produit ses premiers écrits pour la scène. En 1924, il lit *Le Mandat* aux acteurs de Vsevolod Meyerhold. La pièce se révèle être une satire impitoyable de la Nouvelle politique économique (NEP) mise en œuvre en Russie bolchévique à partir de 1921. La première de la pièce, montée par Meyerhold, a lieu le 20 avril 1925. C'est un triomphe, elle sera jouée 350 fois et reprise dans toute l'Union soviétique.

Mais en 1930, elle est retirée de l'affiche et ne sera montée de nouveau qu'après la mort de Staline et le XX^{e} Congrès du Parti communiste, en novembre 1956. Et il faut attendre 1987, avec la Perestroïka, pour qu'elle soit publiée.

Après *Le Mandat*, Nicolaï Erdman qui connaît une gloire soudaine et une époque de grande activité voyage en Allemagne et en Italie, rencontre de grands écrivains comme Maxime Gorki, se marie et commence une activité de scénariste de cinéma, notamment pour Boris Barnet.

En 1928, il donne sa seconde pièce, *Le Suicidé*, à Vsevolod Meyerhold. Constantin Stanislavski s'y intéresse à son tour. Mais en octobre 1932, avant même la première représentation, la pièce est interdite. Motif : « politiquement fausse et extrêmement réactionnaire ». Le pouvoir politique est entre les mains de Staline et dans le domaine littéraire toute tendance suspecte est éliminée, tous les « déviants » réduits au silence. Erdman est prié de se taire, c'est la fin de sa carrière de dramaturge. Il faudra attendre 1982 pour que *Le Suicidé* soit joué en URSS.

À la suite d'un petit poème satirique sur Staline, Erdman est arrêté en octobre 1933 et condamné à trois ans d'exil en Sibérie. Subissant l'exil, la censure et cette « peur éternelle » qui ne le quittera jamais, il vit et travaille en adoptant un profil bas. Et, s'il n'écrit plus de pièces, il a une vie très active participant à des scénarri. Il reçoit l'autorisation de retourner à Moscou après la guerre, en 1949. En 1964, il devient consultant au Théâtre de la Taganka, dirigé par Iouri Lioubimov. Jusqu'à sa mort, le 10 août 1970, il écrit pour le cirque et fait des adaptations pour le théâtre.

Note d'intention

« C'est une pièce sur les raisons qui nous ont fait rester vivants alors que tout nous poussait au suicide. »

NADEJDA MANDELSTAM

Écrite en 1928, interdite – avant même d'avoir été jouée – par le pouvoir stalinien en 1932, *Le Suicidé* est une pièce au comique féroce. Le rythme syncopé de l'écriture, très habile, les ruptures permanentes, la netteté acérée des figures, la critique courageuse du totalitarisme, font de cette œuvre une pièce importante, trop méconnue.
Elle prend la forme d'une course effrénée, d'un ballet convulsif de personnages hauts en couleur, d'une farce grinçante truffée de répliques hilarantes, comme si la seule issue était de fuir gaillardement sa condition de pauvre humain ou de s'étourdir follement avant de sombrer. Quand les repères s'effacent, mieux vaut être pris d'un franc vertige que d'une sourde angoisse.
Comment et pourquoi rester vivant quand tout pousse à abandonner la partie ? *Le Suicidé* est une pièce sur le sens de la vie, sur la nécessité de donner un sens à son existence dans un monde où la réalité fait place au cauchemar. Ou l'inverse. Le rêve prend ici la forme d'une bonne raison de mourir. La réalité rêvée se brise sur le rêve réalisé.
Sémione Sémionovitch, ce pauvre chômeur qui a faim, écrasé par un système dont il saisit les rouages, acculé au suicide pour l'exemple, découvre à l'imminence de sa mort qu'il est bel et bien vivant. Ce qui signifie qu'il comprend, n'ayant plus rien à perdre, qu'il est enfin libre. Un individu au cœur battant défait de la torpeur inquiète des masses. Au-delà de la dimension sociale et politique, c'est alors la dimension humaine et métaphysique qui importe. Comment peut-on perdre le chemin qui mène au bout de nos idéaux ? La vie est un enjeu. La vie est un jeu. Il nous faut la brûler de toutes nos forces, se sentir vivant au-delà de tout.
À chaque rêve d'une nouvelle création, la nécessité s'impose d'être au monde, dans un élan, un espoir, un rire qui conjure l'ombre recouvrant nos vies. C'est la troupe aussi qui emporte la partie ; elle sait, par sa force démultipliée, par sa pluralité, affronter les doutes et les peurs. Ce sont la musique, le chœur, la fraternité du plateau, l'espace poétique et tendrement mensonger des planches qui ouvrent un chemin. Il me semble qu'aujourd'hui, nous avons un besoin impérieux de cette vitalité.

JEAN BELLORINI

Une comédie de la bureaucratie et de la terreur

Meyerhold le faisait remarquer : il y a une lignée dans le théâtre russe, celle de la comédie inventée par *Le Révizor* de Gogol, reprise par Alexandre Soukhovo-Kobyline dans ses trois *Images du passé* si actuelles qu'elles n'ont jamais été jouées du vivant de l'auteur, et reprise à son tour par Nicolaï Erdman, dans *Le Mandat* puis dans *Le Suicidé*. Une comédie qui est tout sauf un vaudeville ou une comédie de mœurs, ou la satire d'un vice – une comédie qui est le portrait d'un État, d'une mécanique à déshumaniser.

Une comédie de la bureaucratie et de la terreur – et d'une terreur générale, celle d'un pays dans lequel si les gens existent, c'est qu'ils ont peur. Peur d'un pouvoir invisible, peur de leurs propres fantasmes, peur les uns des autres, peur, bien sûr, d'avoir peur.

Une comédie dans laquelle la langue est déformée, cassée, parce que les hommes sont cassés, et cassés par leur propre absence. Une langue démantibulée, qui n'est qu'un agencement mal ficelé de lieux communs même plus sentis comme tels, d'expressions toutes faites qui, dans leur conflagration, provoquent des séismes : « les malades guérissent comme des mouches, tel est l'ordre établi », dit le « curateur des œuvres de charité » du *Révizor*.

Les personnages d'Erdman parlent cette langue cassée, héréditaire, de la Russie, en lui donnant une couleur soviétique, puisqu'il écrit dans cette URSS que Staline vient de précipiter dans l'industrialisation forcée et la collectivisation : « Ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire ».

Il écrit à mourir de rire. L'expression est à prendre au sens propre : pendant les représentations du *Mandat* (la seule pièce qu'il ait été autorisé à faire jouer, en 1926), deux spectateurs sont morts : le public n'arrêtait pas de rire, depuis la première seconde, jusqu'au rideau final.

Mais à la noirceur de Gogol, au grotesque de Soukhovo-Kobyline (chez lequel même les fripouilles ne peuvent pas mourir tranquilles), Erdman ajoute une composante nouvelle : la précipitation. Les personnages tombent, se relèvent, courent, se bousculent, retombent, tremblent, et n'arrêtent pas de trépigner. La vitesse, chez Erdman, tient dans une nouveauté terrorisante : la force d'un point qui n'est jamais final, mais qu'on croit final à chaque phrase. Ça court de point en point. Chaque point – une explosion. Comme un trou noir, tout de suite suivi d'un autre. Une suite de chutes dans l'abîme, pour tous les personnages, selon un principe, oui, pour le coup, révolutionnaire : celui de la mitrailleuse. On n'a juste plus le temps. Car le héros du *Suicidé*, ce n'est pas le chômeur Podsékalnikov, médiocre et veule (ou juste, tout bêtement, humain) qui cherche désespérément un moyen d'exister, de s'exprimer, de sortir du chômage, c'est dans cette scène fantastique de la tentative de suicide, l'homme face au temps, face au tic et au tac de l'attente de la mort, de la seconde d'avant que va suivre la seconde d'après, seconde après laquelle il n'y aura plus d'après parce que le pistolet aura tiré.

Et là, ce n'est plus seulement le Bourgmestre de Gogol qui vous demande : « De quoi vous riez ? ». Bien sûr, c'est « de nous-mêmes » que nous rions. Mais nous rions de nous dans l'épopée – dans notre épopée à nous, celle de chacun de nous, – ces « nous » que la Russie n'a jamais reconnus, depuis les Mongols jusqu'à Poutine, ces millions de « Je » qui font le « Nous » qu'on appelle la Russie.

Sur une photo célèbre de l'époque, on voit trois amis : Meyerhold, Maïakovski, et Erdman. Maïakovski écrivait alors *La Punaise*, et il pensait déjà aux Bains.

Peu de temps après, sa pièce interdite allait être arrêté ; Maïakovski allait se suicider. Je voudrais rappeler ses tout derniers vers :

Ce qui s'appelle
« l'incident à clous ».
La barque de l'amour
s'est brisée
sur la vie
Toi et moi,
on est quittes.
Et sans liste de coups,
de douleurs réciproques,
sans rage en vis-à-vis...
Regarde un peu —
quel calme dans les nues !

Le ciel
d'étoiles

par la nuit couvert.
Dans ces minutes-là,
on parle,
tête nue,

Aux siècles, à l'Histoire, à l'univers.

À l'issue du *Suicidé*, le spectateur doit parler aux étoiles.
Qui ne le regardent même pas.

ANDRÉ MARKOWICZ

L'humour pour sauver de l'absurdité du monde ?

ENTRETIEN AVEC JEAN BELLORINI

***Le Suicidé* met en scène un foisonnement de personnages qui, dès la lecture, surgissent de manière très précise. Ce dessin acéré leur confère une intériorité certaine tout en les tirant vers la pente du grotesque et de l'exagération. Comment travaillez-vous, avec les comédiens et comédiennes, autour de cette ambiguïté ?**
JEAN BELLORINI. Tout l'enjeu est là : chaque personnage s'esquisse, se croque, relève presque de la caricature, avec son côté naïf, primaire, tout en recelant une profondeur, une nature secrète. Sous le fantoche, il y a une âme, qui doit résonner avec une vérité absolue. Les comédiens travaillent sur ce fil, entre une envie irrésistible de jouer la comédie et la nécessité de laisser apparaître le drame, dans toute son horreur humaine. La méfiance, la mesquinerie, la médiocrité des personnages contrastent d'autant plus avec la dangerosité qui émane de chaque situation.

Contraste du dramatique et du comique que l'on retrouve dans ce titre en deux temps : *Le Suicidé, vaudeville soviétique*. Pourquoi avoir choisi de modifier le titre original de la pièce ?
J. B. Ce titre combine l'horreur du sujet de la pièce avec la légèreté, la vitalité de sa forme. Ces deux aspects ne jouent pas l'un contre l'autre, mais au contraire, l'un avec l'autre. La vie n'est pas différente : elle est constituée des moments les plus vertigineux, les plus inquiétants, qui perdent les Hommes dans un sentiment d'inutilité et d'incapacité à agir sur le monde. Mais ce sont ces mêmes Hommes qui, par folie ou arrogance, tentent de changer le monde, à leur manière – ou du moins de réussir quelque chose dans leur vie. En se débattant, en composant, en nuançant, les héros ordinaires oscillent en permanence entre tragique et comique. Ce faisant, ils inventent un monde de clair-obscur, d'ombre et de lumière, bien plus intéressant que celui que les tyrans d'hier et d'aujourd'hui imposent. Les Staline et consorts veulent faire croire à des idéologies clarifiées et clarifiantes, alors qu'elles sont aveuglantes et dangereuses.

D'un point de vue dramaturgique, l'élément qui aide à mener de front une menace permanente et un rire redoutable, c'est le rythme. Comment mettez-vous en place cette double mécanique rythmique ?
J. B. Je travaille la tension entre une ligne directrice très claire – la grande course-poursuite qui mène au moment où Sémione va se suicider – et des myriades d'interactions provoquées par la guerre d'appropriation de ce geste désespéré que se mènent tous les personnages secondaires.
Ces actions mineures alimentent, bien entendu, le fil conducteur, tout en créant de multiples pas de côté, des nœuds, des contrepoints. Pour mener cela de front, ma réponse est musicale – donc, intuitive, sensible. Je crée, pour ce spectacle, une dramaturgie de la musique qui fonctionne comme un cadre pour les personnages, pour les comédiens et pour les spectateurs. Les personnages sont travaillés par des obsessions que la musique parvient à convoquer immédiatement. Elle rend lisible les états d'âme et les circonvolutions individuelles. Cette clarification invite les acteurs à être d'autant plus chargés, fous, déterminés. La mécanique de Nicolaï Erdman est la même que celle des plus grands auteurs de vaudeville à ceci près qu'elle demande un supplément d'âme. Avec les comédiens, nous travaillons d'abord à entrer dans la forme, mais dès que celle-ci n'est pas investie, nourrie, habitée, elle dysfonctionne. Et si nous ne restons pas proches de la forme, nous nous éloignons de ce qu'est la pièce. En somme, nous cherchons inlassablement le juste équilibre !

Le premier jour des répétitions, vous avez indiqué aux interprètes que la seule partition était celle du texte d'Erdman. Et pourtant, avec cette dramaturgie de la musique, une autre partition vient s'ajouter. Cette recherche musicale, menée par les trois musiciens Anthony Caillet (cuivres), Marion Chiron (accordéon) et Benoît Prisset (percussions), progresse par intuition et tâtonnements, en interaction directe avec le jeu des comédiens et comédiennes. C'est comme s'il y avait une découverte d'une partition cachée, invisible, à partir de la partition de mots. Comment faites-vous entrer en résonance ces deux matériaux ?
J. B. Avec la musique, nous cherchons à écrire la partition de l'âme des personnages. Je rêve d'une révélation sensible pour le spectateur : l'apparition immédiate de couleurs, de rythmes, d'enchaînements de différents niveaux de pensée. Cette partition s'appuie sur l'écriture et révèle ou exhale la lumière des personnages. En ces premiers jours de répétitions, je parle beaucoup de tendresse. Même si ce qui est écrit est féroce, même si ces personnages sont mesquins, égoïstes, il y a une force enfantine dans le désir de Sémione de vouloir être vraiment quelqu'un. Une envie qui prend le pas sur toutes les mauvaises raisons de vivre. Il est face à une peur infinie, primaire et traverse des grandes crises de larmes, comme un enfant, tout seul. Il voudrait faire marche arrière, il supplie innocemment de remonter le temps – mais tout dans la pièce avance. La musique raconte cela, sans l'expliquer. La partition musicale permet aussi de faire des allers-retours entre le récit que l'on donne à entendre et la forme du cabaret. Comme chez Brecht, on n'oublie pas que ce drame est une fiction. Ce « vaudeville soviétique » est aussi une réponse à la question du sens de l'existence. C'est une métaphore de ce qu'on cherche au théâtre : des Hommes qui parlent aux Hommes, qui se rassemblent pour écouter ensemble.

Pour la première fois, vous convoquez l'outil vidéo. En quoi *Le Suicidé* a-t-il appelé cet usage ?
J. B. Cette recherche est d'abord née de l'envie de voir de très gros plans, de nous sentir au plus près des personnages en s'approchant d'un regard, d'une expression… Et plus l'on s'approche de ces personnages, plus ils deviennent irréels. Ces êtres envahis par la peur et l'inquiétude sont littéralement déformés. Au-delà du clin d'œil à un monde sous surveillance, la vidéo renforce le jeu permanent entre le réel et l'irréel.

La pièce est haletante, soutenue de bout en bout par une intrigue forte : on a envie de savoir comment Sémione va s'en sortir, s'il va, ou non, se suicider. N'y a-t-il pas là, pour les spectateurs, une forme d'attente voyeuriste du potentiel suicide ? Ou l'aveu d'une passivité collective face à la mécanique qui se déroule, impitoyable ?
J. B. Il y a sans doute une fascination face à la mort – et encore davantage lorsqu'on choisit de se l'infliger – qui n'est pas de l'ordre du voyeurisme, mais qui remonte à nos origines, notre nature primitive, celle qui nous laisse encore maintenant, malgré toutes nos technologies, attentifs et silencieux devant un feu, l'océan, une nuit étoilée. Il s'agit d'un grand mystère, excitant et terrifiant à la fois. C'est ce carburant qu'Erdman injecte dans sa pièce, et il est explosif !
Dans le même temps, il compose un échantillon choisi de toutes les bassesses humaines, et de cela, nous pouvons nous délecter, comme lorsqu'on prend un certain plaisir à observer une querelle de voisinage. Rire de la médiocrité des autres est une manière de s'en tenir éloigné, de se rassurer.
Mais si l'on déplace son regard, et que l'on décide de voir à travers les yeux de Sémione, la pièce est une invitation à se poser la question de l'après, de l'au-delà. Pas seulement l'après de la vie, mais l'après de ce que l'on vit. Et prendre en considération que l'humanité est habitée par autre chose que le concret de nos réalités, souvent violentes et insensées.

La tendresse que vous percevez en Sémione est-elle aussi l'apanage des personnages qui l'entourent ? Vous le répétez souvent : ils sont tous fous, tous affreux. Dans ces conditions, quelle forme d'empathie reste possible ?
J. B. Je crois que l'on est touché par ce que l'on reconnaît de nous, sur le plateau, y compris dans sa forme la plus odieuse ou monstrueuse. Et à cet égard, j'espère que ces personnages seront des représentations d'un peu de chacun de nous. Et puis, au-delà des personnages, c'est leur destinée qui nous touche.
Mais il est vrai qu'en ce début de répétitions, je privilégie la tendresse liée à Sémione, comme si *Le Suicidé, vaudeville soviétique* était avant tout l'histoire de ce petit enfant, ce Candide. Cela conduit à extraire cette fable de tout contexte historique (qu'il soit de 1928 ou de 2022) et de rêver avant tout à un objet poétique, comme un livre de dessins pour enfants où se mêlent pureté et cruauté. Nous racontons les aventures de Sémione Sémionovitch, ses pérégrinations face à la peur de la mort et la difficulté d'exister.

La pièce d'Erdman est nettement structurée autour de ce héros, cet individu à qui la menace du suicide donne soudainement une contenance, une identité. Sémione fait un parcours initiatique, il découvre une vérité qu'il tente de partager aux autres personnages. Mais autour de lui fulmine l'égoïsme de figures individuelles qui n'arrivent pas à se lier. Cette pièce raconte-t-elle une forme d'échec du collectif ?
J. B. La pièce pose en effet la question de la place du singulier dans un groupe et de la possibilité d'être un individu dans une société. Historiquement, *Le Suicidé* dénonce la destruction de cet idéal par un système d'État autoritaire, qui manipule le collectif pour anéantir l'individu. Au-delà de ce contexte des années 1930, le texte fait aujourd'hui écho à l'égoïsme profond de notre société, qui fonctionne sur des bases inverses : de nos jours, l'appareil d'État ou ce que l'on pourrait appeler « le système » manipule l'individu pour détruire le collectif. Dans tous les cas, la pièce dit la nécessité d'aller vers ce qui nous est inconnu, ce qui nous invite à décoller les étiquettes, à ne nous ranger dans aucune boîte – y compris la boîte finale ! En faisant du théâtre, c'est ce qu'on essaie de réaliser, et ainsi, on ne renonce jamais à l'utopie du collectif.

L'oppression subie par ces personnages suscite un régime de parole assez étrange : ce qu'ils disent menace toujours d'être un masque posé sur ce qu'ils pensent.
J. B. Pris dans l'étau politique de l'époque, les personnages du *Suicidé* se débattent entre l'impérieuse nécessité de continuer à exister – et l'usage du langage de leur caste le leur permet – et la nécessité de maîtriser une nouvelle rhétorique.
Passer d'un langage à l'autre implique un effacement, un étouffement. Erdman use de ce phénomène pour en faire un ressort théâtral très efficace. Car on le sait, au théâtre, ce qui compte souvent davantage, c'est ce que le personnage ne dit pas.

Au cœur du spectacle, au milieu d'une grande scène de banquet, vous ramenez l'écho contemporain de manière on ne peut plus explicite, à travers l'incursion d'une voix. Cette voix, c'est celle de Tatiana Frovola, metteuse en scène russe aujourd'hui en exil. Que dira-t-elle ? Comment est née cette collaboration ?
J. B. Lorsque l'on crée un spectacle, on se situe à un endroit, à un moment donné. Le monde influence notre geste et c'est précisément ce qui fait que notre art est vivant. Le théâtre, dans sa construction même, dialogue avec le temps présent ; un dialogue inconscient, imprévu, fait de coïncidences. Ce qui se passe aujourd'hui en Ukraine et en Russie se répercute forcément sur la manière de faire le spectacle. Je

ne sais jamais à l'avance quel impact aura un spectacle en tant qu'objet poétique et c'est sa présentation au monde qui l'éclaire.
Il se trouve que Tatiana Frolova est arrivée en France en mars 2022, avec la troupe du Théâtre KnAM. Leur fuite a mis un terme à trente-sept ans de travail à Komsomolsk-sur-l'Amour, à l'Extrême-Orient russe. J'avais vu ses spectacles, présentés ces dernières années dans la métropole lyonnaise dans le cadre du Festival Sens Interdits. Nous nous sommes recroisés il y a quelques semaines, et une simple idée est née : que Tatiana, qui m'a impressionné avec son courage, sa puissance, et ce bouleversement dans sa vie, puisse assister aux répétitions du *Suicidé, vaudeville soviétique*, avec l'éventualité d'une intervention. Plus qu'assister aux répétitions, elle a véritablement rejoint la dynamique du travail. Son regard est très précieux : elle nous éclaire de son point de vue de femme dissidente russe, de ce que la pièce a pu raconter en Russie et de ce qu'elle pourrait raconter aujourd'hui.
Sa rencontre nous a rapidement permis d'imaginer une participation plus directe. Ainsi, au cœur de notre grande fresque, le spectacle se suspendra. Le banquet s'interrompra pour laisser Tatiana lire une lettre, dans laquelle Boulgakov demandait à Staline de protéger son ami, l'auteur Nicolaï Erdman. L'exil de Tatiana Frolova vient percuter le passé. Ce moment dit combien dans des pays totalitaires, l'existence et le théâtre sont politiques. Hier et aujourd'hui. Le monde tourne et l'histoire se répète. L'incursion de cette réalité – que cela soit l'histoire de Tatiana Frolova ou celle d'Erdman, que ce soit la tyrannie de Staline ou celle de Poutine – ouvre une brèche dans le spectacle. L'écoute de la fable qui reprend est transformée. Nous ne sommes définitivement pas uniquement dans une comédie ou un vaudeville.

La littérature russe des années 1920 regorge de textes qui, sous des allures légères ou comiques, révèlent des mécanismes effrayants, dénoncent des tragédies quotidiennes.
J. B. Ce sont ces frottements qui m'intéressent le plus. Chez Daniil Harms, par exemple, le comique apparaît par l'absurde. Tout est tellement sens dessus dessous que la seule défense possible pour ne pas sombrer est d'en rire. Les personnages de Harms n'y parviennent pas toujours et nombreux sont ceux qui finissent par se suicider de toutes sortes de façons incongrues ! Il me semble que l'humour de Harms est bien plus désespéré que celui d'Erdman. Ce dernier, en usant de tous les ressorts comiques, en n'hésitant pas à mélanger les registres, les degrés, porte à son paroxysme un comique de l'insoutenable. André Markowicz raconte d'ailleurs que deux spectateurs, en voyant *Le Mandat*, sont littéralement morts de rire ! La peur, peut-être, alimente l'humour – humour qui parfois sauve de l'absurdité du monde.

PROPOS RECUEILLIS PAR SIDONIE FAUQUENOI, NOVEMBRE 2022

Pour aller plus loin :
- Carnet de création *Le Suicidé, vaudeville soviétique*, TNP
- *Bref#9*, entretien avec Tatiana Frolova

Extraits

ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
C'est écrit là. « Si je meurs, n'accusez personne. » Et c'est signé : « Podsékalnikov. » Podsékalnikov, c'est vous ?

SÉMIONE SÉMIONOVITCH.
C'est moi. [...]

ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
[...] Ça ne se fait pas. Ça ne se fait pas, ça, citoyen Podsékalnikov. À qui ça rapporte, dites-moi, s'il vous plaît, « n'accusez personne » ? Au contraire, vous devez accuser, condamner, citoyen Podsékalnikov. Vous vous tuez. Magnifique. Splendide. Tuez-vous tant que vous voulez. Mais tuez-vous, je vous prie, avec une conscience sociale. N'oubliez pas que vous n'êtes pas seul, citoyen Podsékalnikov. [...] À l'époque où nous sommes, citoyen Podsékalnikov, ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire.

ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
[...] Dans le temps, les gens qui avaient une idée, ils voulaient mourir pour elle. À l'époque où nous sommes, les gens qui veulent mourir n'ont pas d'idée, et les gens qui ont une idée ne veulent pas mourir. C'est une chose qu'il faut combattre. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin de défunts idéologiques.

LE PÈRE ELPIDY.
Que le défunt verse son eau à notre moulin.

POUGATCHOV.
Vous voulez dire – au nôtre.

VIKTOR VIKTOROVITCH.
Oui, au nôtre, et pas au vôtre.

ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
Pourquoi ça au vôtre et pas au nôtre ?

VIKTOR VIKTOROVITCH.
Parce que, au nôtre et pas au vôtre.

LE PÈRE ELPIDY.
Non, au nôtre.

POUGATCHOV.
Non, au nôtre.

ALEXANDRE PÉTROVITCH.
Moins fort, moins fort, camarades. C'est pour un même moulin que vous vous disputez. Vous feriez mieux de l'utiliser ensemble.

RAÏSSA FILIPPOVNA.
Ça fait très chiche, un seul défunt pour tout le monde.

Sémione Sémionovitch seul.

SÉMIONE SÉMIONOVITCH.
[...] Abordons la seconde sous l'angle philosphique. Qu'est-ce que c'est, une seconde ? Tic-tac. Oui, tic- tac. Et, ce qu'il y a, entre ce tic et ce tac, c'est un mur. Oui, un mur, c'est-à-dire le canon du revolver. Vous comprenez ? Donc, le canon. Là, c'est le tic. Là, c'est le tac. Et donc, le tic, jeune homme, c'est encore tout, et le tac, jeune homme, c'est déjà rien. Rien du tout. Vous comprenez ? [...] Tic – et voilà, je suis encore avec moi, et avec ma femme, et avec ma belle-mère, avec le soleil, avec l'air et avec l'eau, ça, je comprends. Tac – et voilà, je me retrouve sans ma femme... encore que, sans ma femme – ça, je comprends aussi, je me retrouve sans ma belle-mère... bon, ça, je comprends même parfaitement bien, mais alors, que je me retrouve sans moi – ça, je ne comprends absolument pas. Comment ça, je suis sans moi ? Vous comprenez, moi ? Moi, personnellement. Podsékalnikov. Un homme.

Sémione Sémionovitch seul.

SÉMIONE SÉMIONOVITCH.
[...] (Le canon dans la bouche. Il le ressort.) La bouche... et la balle, où elle va ?... Ici, là... dans la tête. Ça fait de la peine, pour la tête. Le visage, il est dans la tête, chers camarades. Ça vaut mieux dans le cœur. Il faut juste palper. Viser mieux, juste, là où ça cogne. Ouille ! Qu'est-ce que ça cogne. Ça va casser. Là, tout de suite, ça va casser. Mon Dieu ! Si je meurs d'un infarctus, je n'aurai pas eu le temps de me tuer. Je n'ai pas le droit de mourir, je n'ai pas le droit de mourir. Il faut vivre, vivre, vivre, vivre... pour se tuer. Pas le temps. Pas le temps. Oh, j'étouffe. Une petite minute, rien qu'une petite minute. Mais vas-y donc, connard, vas-y, puisqu'on te dit. (Le revolver lui glisse des mains. Il tombe.) Trop tard... je meurs. Mais qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu...

ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
Vous voulez dire que les héros n'existent pas.

SÉMIONE SÉMIONOVITCH.
Dieu sait ce qui peut exister, camarades. Il existe même une femme à barbe. Mais je ne parle pas de ce qui peut exister, non, je parle de ce qu'il y a en vrai. Et ce qu'il y a en vrai dans ce monde, c'est juste un homme, qui vit et qui a peur de la mort plus que de tout au monde.

ALEXANDRE PÉTROVITCH.
Mais vous vouliez vous suicider.

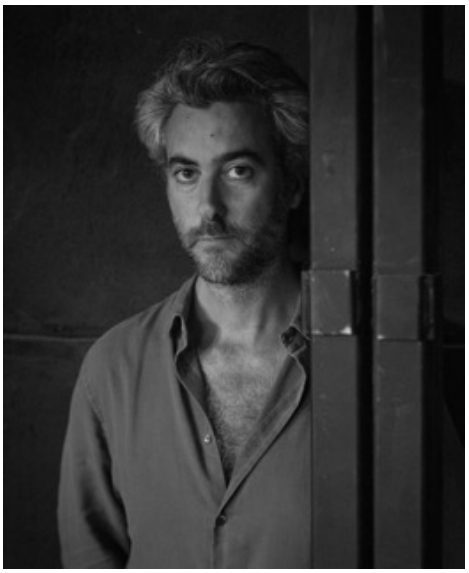
ARISTARQUE DOMINIQUOVITCH.
Vous nous l'avez bien dit, n'est-ce pas ?

SÉMIONE SÉMIONOVITCH.
Oui, je l'ai dit. Parce que l'idée du suicide embellissait ma vie. Ma sale vie, Aristarque Dominiquovitch, ma vie inhumaine.

Le Suicidé, Nicolaï Erdman, traduction André Markowicz, Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2006

Bios

JEAN BELLORINI, METTEUR EN SCÈNE



Jean Bellorini est un metteur en scène attaché aux grands textes dramatiques et littéraires. Il mêle étroitement dans ses spectacles théâtre et musique et y insuffle un esprit de troupe généreux. Il défend un théâtre populaire et poétique.

Formé comme comédien à l'École Claude Mathieu, il crée en 2001 la Compagnie Air de Lune avec laquelle il met en scène *Un violon sur le toit* de Jerry Bock et Joseph Stein, *La Mouette* d'Anton Tchekhov (création au Théâtre du Soleil, Festival Premiers Pas, en 2003), *Yerma* de Federico García Lorca (création au Théâtre du Soleil en 2004) et *L'Opérette*, un acte de *L'Opérette imaginaire* de Valère Novarina (création au Théâtre de la Cité Internationale en 2008). En 2010, il monte *Tempête sous un crâne*, spectacle en deux époques d'après *Les Misérables* de Victor Hugo au Théâtre du Soleil. En 2012, il met en scène *Paroles gelées*, d'après l'œuvre de François Rabelais, puis en 2013 *Liliom ou La Vie et la Mort d'un vaurien* de Ferenc Molnár, au Printemps des Comédiens (Montpellier). En 2013, il crée *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht au Théâtre national de Toulouse. En 2014, il reçoit les Molières de la mise en scène et du meilleur spectacle du théâtre public pour *Paroles gelées* et *La Bonne Âme du Se-Tchouan*.

En 2014, il est nommé à la direction du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. Il réunit des artistes complices et sa troupe autour de trois axes forts : la création, la transmission et le travail d'action artistique sur le territoire. Dans cet esprit, il tisse dès *La Bonne Âme du Se-Tchouan* une collaboration artistique avec Macha Makeïeff qui se construit dans le dialogue, le temps et la complémentarité : elle signe les costumes de ses spectacles, il signe les lumières des siens. Il poursuit son travail de création théâtrale avec la mise en scène, en 2014, de *Cupidon est malade*, un texte de Pauline Sales pour le jeune public puis en 2015 avec *Un fils de notre temps*, d'après le roman d'Ödön von Horváth. Le spectacle tourne plus d'une centaine de fois, dans des salles de spectacle ou des lieux non dédiés (lycées, maisons de quartier, etc.).

En 2016, il crée au Festival d'Avignon *Karamazov* d'après le roman de Fédor Dostoïevski (nommé pour le Molière du spectacle de théâtre public 2017). Au fil des saisons du TGP, il reprend *Liliom, Tempête sous un crâne* et *Paroles gelées*, créant ainsi un répertoire vivant, et suscitant la venue de nouveaux spectateurs. En 2018, il crée *Un instant* d'après *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et en 2019 *Onéguine* d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine.

À Saint-Denis, il invente la Troupe éphémère, composée d'une vingtaine de jeunes amateurs âgés de 13 à 20 ans et habitant la ville et ses environs. Le projet, né du désir de s'engager durablement auprès du public adolescent, fait l'objet de répétitions tout au long de l'année pour parvenir à la création d'un spectacle dans la grande salle du théâtre. Avec cette troupe éphémère dionysienne, il met en scène en 2015 *Moi je voudrais la mer*, d'après des textes poétiques de Jean-Pierre Siméon ; en 2016 *Antigone* de Sophocle ; en 2017 *1793, on fermera les mansardes, on en fera des jardins suspendus !* d'après *1793, La Cité révolutionnaire est de ce monde*, écriture collective du Théâtre du Soleil. Ce spectacle est invité par Ariane Mnouchkine au théâtre du Soleil

pour une représentation exceptionnelle le 30 juin 2018. En 2018, en collaboration avec le chorégraphe Thierry Thieû Niang, et pendant une période plus courte, il met en scène vingt-quatre jeunes amateurs dans *Les Sonnets* de William Shakespeare, et en 2019 il se penche sur un texte de Pauline Sales, *Quand je suis avec toi, il n'y a rien d'autre qui compte*. Parallèlement à son engagement à Saint-Denis, il développe une activité avec des ensembles internationaux. En 2016, il crée au Berliner Ensemble *Der Selbstmörder (Le Suicidé)* de Nicolaï Erdman. En 2017, il met en scène la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg dans *Kroum* de Hanokh Levin. Il veille à ce que ces spectacles soient accueillis dans son théâtre dionysien.

Jean Bellorini est également invité à réaliser plusieurs mises en scène pour l'opéra. En 2016, il met en scène *La Cenerentola* de Gioachino Rossini à l'Opéra de Lille. En 2017, il crée la mise en espace d'*Orfeo* de Claudio Monteverdi au Festival de Saint-Denis et celle de *Erismena* de Francesco Cavalli au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence. Pour ces deux nouvelles créations, il collabore à nouveau avec Leonardo García Alarcón, chef d'orchestre qu'il avait rencontré en 2015 autour de *La Dernière Nuit*, une création originale autour de l'anniversaire de la mort de Louis XIV, au Festival de Saint-Denis. En 2018, il met en scène *Rodelinda* de Georg Friedrich Haendel à l'Opéra de Lille.

Son théâtre se déploie aussi là où on ne l'attend pas. Ainsi, en 2016, il réalise avec les acteurs de sa troupe un parcours sonore à partir de textes de Peter Handke pour l'exposition *Habiter le campement*, produite par la Cité de l'architecture et du patrimoine. En 2018, il participe avec certains membres de la Troupe éphémère à l'exposition *Éblouissante Venise* au Grand Palais (Paris), dont le commissariat artistique est assuré par Macha Makeïeff.

Depuis le 1er janvier 2020, Jean Bellorini est directeur du Théâtre National Populaire. Entouré de sa troupe et d'une constellation d'artistes associés, il œuvre pour un théâtre de création placé sous le signe de la transmission et de l'éducation, un théâtre poétique profondément ancré dans son territoire. Ce TNP donne la part belle aux liens intimes qui unissent le théâtre et la musique. En octobre 2020, Jean Bellorini présente ainsi *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina lors de la Semaine d'art en Avignon. Il fonde la Troupe éphémère villeurbannaise et crée, à l'occasion du Centenaire du TNP célébré en septembre 2021, *Et d'autres que moi continueront peut-être mes songes*, à partir de textes de Firmin Gémier, Jean Vilar, Maria Casarès, Silvia Monfort, Gérard Philipe et Georges Riquier. En avril 2022, il renoue avec les collaborations internationales et crée à Naples, avec la troupe Teatro di Napoli – Teatro Nazionale, *Il Tartufo*, une version italienne du *Tartuffe* de Molière.

MÉLODIE-AMY WALLET, COLLABORATION ARTISTIQUE

Formée à l'École Claude Mathieu de 2011 à 2014, elle suit auparavant un cursus universitaire et une classe prépa littéraire en spécialité théâtre. Depuis 2009, elle dirige des ateliers d'élèves au sein de l'Association Culturelle Saint-Michel-de-Picpus, où elle a commencé comme élève auprès de Karyll Elgrichi. Là, elle travaille notamment sur *Ivanov* d'Anton Tchekhov, *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht, *Les Sacrifiées* de Laurent Gaudé, et monte des spectacles autour de pièces en un acte de Tchekhov et Marivaux. En 2013, elle assiste Jean Bellorini sur *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht, créé au Théâtre National de Toulouse et présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, puis en tournée. En 2014, elle monte *Casimir et Caroline* d'Ödön von Horváth, et joue dans le spectacle *Vivre, nous allons vivre !* mis en scène par Alexandre Zloto. Depuis 2015, elle est assistante à la mise en scène auprès de Jean Bellorini dans *Un fils de notre temps* d'Ödön von Horváth, dans lequel elle joue aussi du clavier, dans *Karamazov* d'après *Les Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski créé pour le Festival d'Avignon 2016 et dans *Onéguine*, d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine, dans laquelle elle joue également, créé en 2019. Aux côtés de Jean Bellorini et de Delphine Bradier, elle co-met en scène les jeunes amateurs de la Troupe éphémère dans l'exposition *Éblouissante Venise* au Grand Palais, à l'invitation de la commissaire artistique Macha Makeïeff, à l'automne 2018 et dans *Quand je suis avec toi, il n'y a rien d'autre qui compte* de Pauline Sales, créé en mai 2019. En 2019, elle met en scène Matthieu Tune dans *Le Petit héros*, d'après la nouvelle de Fédor Dostoïevski. En 2020, elle assiste Jean Bellorini sur la création du *Jeu des Ombres* de Valère Novarina.

MACHA MAKEÏEFF, COSTUMES

Autrice, metteuse en scène et plasticienne, elle a dirigé de 2011 à 2022 La Criée, Théâtre national de Marseille. Après des études de littérature et d'histoire de l'art à la Sorbonne, à l'Institut d'Art de Paris et au Conservatoire de Marseille, elle rejoint Antoine Vitez qui lui confie sa première mise en scène. Elle crée avec Jérôme Deschamps une compagnie et plus de vingt spectacles joués en France comme à l'étranger. Ils fondent ensemble « Les Films de mon Oncle », pour le rayonnement de l'œuvre du cinéaste Jacques Tati, et réalisent pour Canal+ Les Deschiens. Macha Makeïeff crée une exposition rétrospective Jacques Tati à la Cinémathèque Française, et expose au Musée des Arts Décoratifs de Paris, à Chaumont-sur-Loire, à la Grande Halle de la Villette, à la Fondation Cartier, et intervient dans différents musées. À La Criée, elle crée *Les Apaches*, *Ali Baba*, *Lumières d'Odessa* de Philippe Fenwick, *Trissotin ou Les Femmes Savantes* de Molière, *Les Âmes offensées #1* (Les Inuit), *#2* (Les Soussou) et *#3* (Les Massaï) selon les carnets de l'ethnologue Philippe Geslin, et *La Fuite !* de Mikhaïl Boulgakov en 2017. *Trissotin ou Les Femmes Savantes*, qui a remporté un très vif succès en Chine en 2018, est joué à La Scala à Paris, en 2019. Macha Makeïeff conçoit les décors et costumes de ses créations. Elle réalise les costumes de *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, de *Karamazov*, d'*Erismena*, du *Jeu des Ombres* et d'*Il Tartufo* de Jean Bellorini, de *Bouvard et Pécuchet* de Jérôme Deschamps, de *Sarah Bernhardt Fan Club* de Juliette Deschamps. Elle monte plusieurs opéras et collabore avec John Eliott Gardiner, William Christie, Louis Langrée ou Christophe Rousset. Elle publie des essais aux éditions du Chêne, Séguier, Seuil et Actes Sud. En 2019, elle crée *Lewis versus Alice* au Festival d'Avignon, et présente l'exposition T*rouble Fête, Collections curieuses et Choses inquiètes*, à la Maison Jean Vilar. La même année, son livre *Zone céleste* paraît aux éditions Actes Sud. Elle assure différentes master class à l'étranger, préside le Conseil artistique et scientifique du Pavillon Bosio École Supérieur d'Arts Plastiques de Monaco et a présenté une adaptation de l'exposition *Trouble Fête* au Musée des Tapisseries d'Aix-en-Provence au printemps 2021. Sa dernière création, *Tartuffe-Théorème* de Molière, a été présentée au TNP en 2021-2022.

VÉRONIQUE CHAZAL, SCÉNOGRAPHIE

Architecte de formation, elle est diplômée de l'école Nationale Supérieure d'Architecture de Montpellier. Elle a choisi une approche dynamique et innovante de cette discipline et souhaite repenser les frontières classiques pour imaginer l'architecture de demain : indispensable, polyvalente et singulière. C'est en suivant ce fil d'Ariane qu'elle construit sa carrière, en France et à l'étranger, tout au long de ses études entre Montpellier, le Portugal et le Brésil, puis à travers la diversité de ses expériences professionnelles mêlant des missions de rénovation et de reconversion d'un site patrimonial, de scénographie de sites et d'espaces (Festival d'Aix-en-Provence), et de chef d'atelier dans un studio de design de mobilier contemporain (Vancouver, Canada). Ces multiples facettes continuent d'alimenter son travail à son retour en France en 2014. Elle développe des projets architecturaux de la conception à la maîtrise d'œuvre pour des maisons individuelles et d'autres structures et mène plusieurs missions de scénographie technique pour des lieux publics et privés. En 2015, elle est assistante scénographe de Peter Sellars dans sa mise en scène d'*Oedipus Rex* pour le Festival d'Aix- en-Provence. En 2017, elle co-signe sa première scénographie avec *Erismena*, opéra de Cavalli mis en scène par Jean Bellorini au Festival d'Aix. Elle poursuit avec la scénographie de *Rodelinda*, opéra de Handel, mis en scène par Jean Bellorini et programmé à l'opéra de Lille en 2018, ainsi qu'avec la scénographie de *Un instant*, programmé au Théâtre Gérard Philipe en 2018. Depuis 2019, elle enseigne la scénographie de théâtre et d'opéra dans la formation diplômante DPEA Architecture et Scénographie à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Montpellier, et l'architecture éphémère à l'École Supérieure de Design, d'Arts Appliqués et de Communication de Marseille. En 2015, elle cofonde le studio MIHA (Make It Happen Architecture) pour y poursuivre ses projets au service d'une architecture atypique et plurielle.

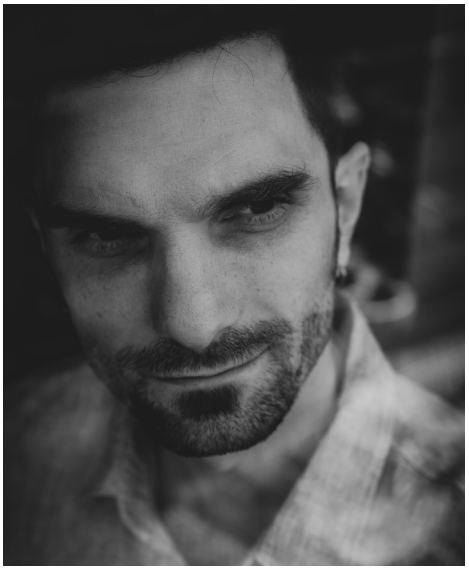
SÉBASTIEN TROUVÉ, SON

Il est concepteur sonore, ingénieur du son et musicien. Après ses études, il crée sa propre structure de production audiovisuelle et de développement artistique, Sumo LP. Parallèlement, il collabore avec différents metteurs en scène, dont Jean Bellorini. En 2013, il fonde un nouveau studio d'enregistrement dans le XX^{e} arrondissement de Paris, le studio 237 et travaille comme concepteur et ingénieur du son à la Gaîté Lyrique à Paris. Il est à l'origine de la création sonore de l'exposition *Habiter le campement* à partir du texte *Par les villages* de Peter Handke, accueillie au Théâtre Gérard Philipe. Il mène en 2016-2017 un projet de création sonore et visuelle sur la base d'un logiciel qu'il a lui-même conçu avec une classe d'accueil de Saint-Denis, travail qui donne lieu à une exposition interactive sonore et visuelle en mai 2017 au Théâtre Gérard Philipe. Il réalise en 2017-2018 la création sonore du spectacle *La Fuite !*, mis en scène par Macha Makeïeff. Il compose aussi pour *Les Sonnets*, projet avec de jeunes amateurs de Saint-Denis, mené par Thierry Thieû Niang et Jean Bellorini en 2018, pour *Un instant*, d'après *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, créé en 2018 au Théâtre Gérard Philipe ainsi que pour *Onéguine*, d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine, en 2019, deux mises en scène de Jean Bellorini. En 2019, il réalise la création sonore et la musique du spectacle *Retours* et *Le Père de l'enfant de la mère* de Frederik Brattberg, dans la mise en scène de Frédéric Bélier-Garcia. La même année, il collabore de nouveau avec Macha Makeïeff en créant l'univers sonore de *Lewis versus Alice*, d'après Lewis Carroll spectacle créé en juillet au Festival d'Avignon. En 2020, il retrouve Jean Bellorini pour la création du *Jeu des Ombres* de Valère Novarina – spectacle initialement prévu en Cour d'Honneur de l'édition 2020 annulée du Festival d'Avignon, puis programmé lors de la Semaine d'art. En 2021, à l'occasion du Centenaire du TNP, il crée avec Agnès Pontier l'exposition « 100 ans d'histoire en sons éclairés », une expérience à la frontière du son, du dessin et de la lumière. Il retrouve Macha Makeïeff et signe la création sonore de *Tartuffe-Théorème*. Cette saison, il présente au TNP des « installations sonores », un dispositif autour des *Sonnets* de William Shakespeare.

CÉCILE KRETSCHMAR, COIFFURE ET MAQUILLAGE

Après un CAP de coiffure et un apprentissage dans une école de maquillage, elle crée les maquillages, perruques, masques et prothèses pour de nombreux spectacles de théâtre et d'opéra, auprès de metteurs en scène tels que Jacques Lassalle, Jorge Lavelli, Dominique Pitoiset, Jean-Louis Benoît, Didier Bezace, Luc Bondy, Omar Porras, Bruno Boeglin, Jean-François Sivadier, Jaques Vincey, Jean-Yves Ruf, Peter Stein, Macha Makeïeff, Ludovic Lagarde, Jean Bellorini, Marcial di Fonzo Bo et Élise Vigier, Pierre Maillet, Yasmina Reza, Wajdi Mouawad, Alain Françon. En 2019 et 2020, elle réalise les coiffures et maquillages pour *Le Misanthrope* et *Les Innocents*, *Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale,* mis en scène par Alain Françon, ainsi que pour *Fauve et Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge* de Wajdi Mouawad. Elle conçoit les perruques et maquillages pour *Le Bourgeois Gentilhomme* mis en scène par Jérôme Deschamps, et les maquillages, perruques et masques pour *La Collection* mis en scène par Ludovic Lagarde, *Ruy Blas* pour les fêtes nocturnes de Grignan dans une mise en scène de Yves Beaunesne, *Lewis versus Alice* de Macha Makeïeff présenté au Festival d'Avignon 2019. Elle crée et fabrique masques, perruques et maquillages pour *Candide* mis en scène par Arnaud Meunier, *Cendrillon* mis scène par David Hermann à l'opéra de Nancy, *La piscine* mis en scène par Matthieu Cruciani, et *Anne-Marie la Beauté* écrit et mis en scène par Yasmina Reza. Elle travaille avec Pauline Sales pour les coiffures et maquillage du spectacle jeune public *Normalito* et signe les costumes, masques et maquillages du *Royaume des Animaux* mis en scène par Marcial di Fonzo Bo et Élise Vigier. Pour le cinéma, elle crée et fabrique les masques d'*Au revoir là-haut* réalisé par Albert Dupontel.

ANTHONY CAILLET, CUIVRES



Il adopte l'euphonium très jeune, peu de temps avant que cet instrument ne connaisse l'essor qui l'anime aujourd'hui en France. Diplômé du Conservatoire Supérieur de Paris, lauréat des plus grands concours internationaux et de nombreux tremplins jazz, Anthony Caillet sait qu'on peut « tout faire avec un euphonium » ! Cette certitude lui ouvre les portes de la découverte et de multiples expériences musicales, culturelles et humaines, dans toutes les esthétiques, à travers toutes les formes et tous les continents. Ainsi, il joue au sein de grands orchestres et d'ensembles comme dans de plus petites formations. Il aborde le répertoire classique avec notamment l'Orchestre de Paris, l'Orchestre National de France, l'Orchestre National de Lyon ou l'Opéra de Paris... Il intègre le quatuor Evolutiv Brass et crée le Bokeh Tuba Quintet pour révéler la subtilité de l'euphonium. La musique contemporaine et la création tiennent une place importante dans sa carrière et dans le développement du répertoire de l'instrument. De collaborations avec l'Ensemble Inter-Contemporain à la commande d'œuvres, il n'y a qu'un pas qu'Anthony franchit en s'adressant à des compositeurs et musiciens venus de différents univers musicaux. Il s'offre, en même temps qu'aux autres musiciens, de nouveaux horizons. Avec le jazz et les musiques improvisées, Anthony savoure aussi la spontanéité, la surprise et l'interactivité de la musique, comme dans Smoking Mouse, en duo, ou Melusine, en quintet. Il partage à plusieurs reprises l'exigence discrète de Mathieu Boogaerts, sur scène comme en studio. L'ensemble des projets auxquels il collabore participe à cette singularité plurielle développée pour et avec son instrument. Artiste Yamaha, il joue les embouchures Romera Brass « Anthony Caillet » et les sourdines Schlipfinger. En 2020, il rejoint la troupe de musiciens du spectacle *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina mis en scène par Jean Bellorini et présenté lors de la Semaine d'art en Avignon.

MARION CHIRON, ACCORDÉON

Elle a fait ses études aux Conservatoires d'Evreux et de Cergy Pontoise, où elle a obtenu un premier prix à l'âge de 15 ans. Depuis 2019, elle est diplômée d'un Master d'Interprète et de Pédagogie de l'Académie Sibelius d'Helsinki. Après cinq années de vie et d'études en Finlande, elle intègre le CNSM de Paris comme artiste interprète. Au cours de sa formation, elle reçoit les conseils de personnalités telles que Mika Väyrynen, Matti Rantanen, Veli Kujala, Teodoro Anzellotti, Geir Draugsvoll, Marko Ylönen, Jacques Zoon, Juanjo Mosalini, Vincent Ségal, Richard Galliano ou Vincent Peirani. Marion Chiron se produit en solo et au sein de diverses formations de musique de chambre telles que l'orchestre de tango contemporain Fleurs Noires, le quatuor Tangomotán et en duo avec la contrebassiste Blanche Stromboni. Elle se produit également au sein des orchestres de Paris, Radio France, l'orchestre symphonique de Bretagne, DÉMOS Philharmonie de Paris, l'orchestre de chambre d'Helsinki ainsi qu'au sein des ensembles Multilatérale et Intercontemporain. En 2022, elle rejoint la troupe de Jean Bellorini pour la création *Le Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman.

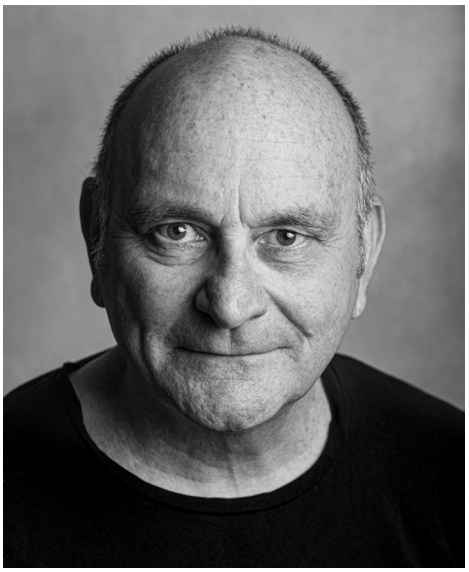
BENOIT PRISSET, PERCUSSIONS

Batteur autodidacte né en 1977, il crée son premier groupe d'Indie rock à dix-sept ans et s'inspire de formations anglo-saxonnes comme Blonde Redhead, Pavement ou Pixies. Passionné par la M.A.O. (Musique Assistée par Ordinateur) et le sampling, il compose ses premiers morceaux teintés d'electronica à Nantes en 1999. En 2004, il suit une formation en musiques actuelles à Paris, et les cours de batterie Agostini. Il joue alors dans de nombreux groupes (LE COQ, Marie tout court, Arsène Perbost, le Collectif Markus). En 2008, il s'installe définitivement en région parisienne et cofonde le label « Holistique music » et le studio 61 à Montreuil, dans le but de produire et promouvoir ses projets (Yas & the Lightmotiv, Oli Wheel, Los Angelas...). En 2015, il sort son premier album de chansons pop françaises sous le nom de Benoit Baron. Son prochain disque, *Halo dans la frise*, verra le jour au printemps 2020. Il collabore régulièrement pour des spectacles de théâtre, comme *Soda* (Cie franchement tu, 2011), *Grandir* (2013, Groupe Krivitch), *Le Parcours d'Ulysse* (2015, cie coMCa), *Mon frère féminin* (2018, Fitorio Théâtre), *Du c(h)oeur des femmes* (2019, Fitorio Théâtre). Il a travaillé avec Jean Bellorini lors de la tournée de *Karamazov*, d'après *Les Frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski, spectacle créé au Festival d'Avignon 2016, puis sur *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina présenté lors de la Semaine d'Art en Avignon en 2020.

FRANÇOIS DEBLOCK, JEU

Très actif au théâtre pour la compagnie Air de Lune durant son adolescence, il suit les cours de théâtre et de comédie musicale dirigés par Jean et Thomas Bellorini de 1999 à 2006. Il se forme à l'école Claude Mathieu puis intègre le CNSAD en 2010. Il y reste deux ans avant de le quitter pour retourner jouer. Il joue sous la direction de Jean Bellorini dans *Paroles gelées* d'après Rabelais, *La Bonne âme Du Se-Tchouan* de Bertold Brecht, *Karamazov* d'après l'œuvre de Fédor Dostoïevski, présenté au Festival Avignon 2016. Il reçoit le Prix Beaumarchais pour son rôle de porteur d'eau dans *La Bonne âme du Se- Tchouan* et le Molière de la révélation théâtrale masculine dans *Chère Elena* mis en scène par Didier Long. Parallèlement à ses activités théâtrales, il participe à des tournages et est remarqué dans des films, séries télévisées, courts-métrages ou web-séries. Au cinéma, on le retrouve en 2013 dans *Les Petits Princes* et *Fonzy*, en 2016 dans *Au-delà des murs, Marie et les Naufragés* et *Tout Schuss*, en 2017 aux côtés de Gérard Jugnot dans *C'est beau la vie quand on y pense*, en 2018 dans *Les Affamés*, et en 2019 dans *Le Gendre de ma vie* aux côtés de Kad Merad. Récemment, il joue le rôle éponyme dans *Ruy Blas* de Victor Hugo, mis en scène par Yves Beaunesne.

MATHIEU DELMONTÉ, JEU



Après une formation au conservatoire de Lausanne de 1984 à 1988, il travaille comme comédien en Suisse, en Belgique et en France (Théâtre national de la Colline, Théâtre de Chaillot, Théâtre de l'Athénée, Théâtre des Amandiers à Nanterre, au Quartier d'Ivry). Il a joué dans de nombreux spectacles, sous la direction de metteurs en scène de grande renommée comme Benno Besson (*Un palabre, Mille francs de récompense, Le roi cerf, Le cercle de craie caucasien*), Hervé Loichemol, Philippe Mentha, Pierre Bauer, Bernard Meister, Jean-Louis Hourdin (*Coups de foudre, Farces, Le monde d'Albert Cohen*), Michel Kullmann, Claude Stratz, Jean-Louis Martinelli, Dominique Pitoiset, Eric Jeanmonod, Dan Jemmett, Yves Beaunesne, Denis Maillefer, Jean Liermier et Patrick Mohr. Il a été dirigé par Jean Bellorini en 2016, lors de la création de *Karamazov*, d'après *Les Frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski, au Festival d'Avignon. Récemment, il a joué dans *Je suis invisible* d'après *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, créé au Théâtre de Carouge en 2019 et mis en scène par Dan Jemmet. En 2020, il retrouve Jean Bellorini avec *Le Jeu des Ombres*, présenté lors de la Semaine d'art en Avignon.

CLÉMENT DURAND, JEU

Après des études de médiation culturelle, il prend des cours de théâtre au Cours Florent puis à l'école du Studio d'Asnières où il est dirigé par Hervé Van Der Meulen et Jean-Louis Martin-Barbaz. En 2013, il intègre la promotion de l'Atelier Volant du Théâtre national de Toulouse. Suite à cette formation professionnalisante d'un an, il est engagé sur deux spectacles mis en scène par Laurent Pelly, *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo créé au TNT en 2013 et *Le Songe d'une nuit d'été* créé au TNT en 2014. En 2015, il joue pour Jean Bellorini dans *Un fils de notre temps* d'Odön von Horváth, créé au Théâtre Gérard Philipe. En parallèle, il rejoint la Compagnie La chevauchée et joue dans les spectacles *Kératoconjonctivite* et *SHOEGAZE* mis en scène par Mathieu Barché. En 2016, il rejoint le projet d'Emmanuel Daumas intitulé *Ceux qui n'en sont pas*. Cette création utilisant l'écriture au plateau comme procédé principal, sera présentée à la Ferme du Buisson puis dans le cadre du Festival Jerk off à la rentrée prochaine. Il travaille aussi comme comédien avec Arnaud Vrech et le collectif Aubervillers dans un spectacle créé à La Maison Maria Casarès autour du roman *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* d'Hervé Guibert. En 2019, il collabore à la création du *Petit Héros* d'après une nouvelle de Fédor Dostoïevski, mis en scène par Mélodie-Amy Wallet et joue dans *Onéguine* d'après Pouchkine mis en scène par Jean Bellorini. En parallèle de son travail d'acteur, il écrit et réalise des films de fiction en collaboration avec la société de production Les Films d'Argile.

ANKE ENGELSMANN - JEU

Née à Castrop-Raxuel, en Allemagne, elle étudie de 1974 à 1978 à École supérieure de musique, de théâtre et médias de Hanovre. En 1975, elle assiste à *L'Âge d'Or* au Théâtre du Soleil et se passionne pour le travail de Ariane Mnouchkine. Après deux ans à Munich, où elle reçoit des cours de théâtre à la Schauburg, elle se forme au cirque et au mime à Paris puis travaille avec des compagnies françaises. En 1984, elle revient en Allemagne et joue pendant six ans dans le collectif de théâtre nouvellement fondé « Bremer Shakespeare Company ». De ce collectif naît en 1990 le groupe libre « Das TAB » (Théâtre Aus Bremen), dans lequel elle joue également. En 2002, elle est appelée par Claus Peymann pour rejoindre le Berliner Ensemble, en tant que membre permanent. Elle joue dans ses mises en scènes et dans six spectacles de Robert Wilson. Elle travaille avec de nombreux metteurs en scène comme Luc Bondy, Katharina Thalbach, Martin Wuttke, Thomas Langhoff, Leander Haußmann, Achim Freyer, Peter Stein, Manfred Karge, Sebastian Sommer ou Philip Tiedemann. Jean Bellorini l'a dirigée en 2016 dans sa mise en scène du *Suicidé* de Nicolaï Erdman, au Berliner Ensemble. Depuis 2017, après quinze ans au Berliner Ensemble, elle mène à nouveau sa carrière seule. Elle participe à des lectures, parfois accompagnée de musiciens, et est à l'affiche dans différents théâtres berlinois : le Berliner Ensemble, le Schlosspark Theater, ou la Komödie am Kurfürstendamm im Schiller Theater. En 2020, elle retrouve Jean Bellorini pour *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina présenté à la Semaine d'art en Avignon.

GÉRÔME FERCHAUD, JEU

Après s'être formé au Théâtre Temps D'M à Bordeaux, il commence par jouer sous la direction de Luc Faugère dans deux pièces de Marivaux. Il entre ensuite au conservatoire de Montpellier, travaille avec Ariel Garcia Valdès, Richard Mitou, Marion Guerrero, Jacques Allaire, Hélène de Bissy et Laurent Pigeonnat. Il participe à la création et joue dans *Le Retour d'Ulysse* mis en scène par Luigi Tapella au Festival de la Luzège. Il intègre l'Atelier Volant du TNT où il travaille sous la direction de Bérangère Vantusso, Blandine Savetier, Emmanuel Daumas, Richard Brunel, Jean Bellorini, Sébastien Bournac, Charlotte Farcet et Laurent Pelly. Il joue sous la direction de Guillaume Fulconi (*Edouard II* de Christopher Marlowe, au festival Villeneuve-Lès-Avignon) ainsi que sous la direction de Théo Leperron et Michèle Heydorff. En 2014, il intègre la troupe de Jean Bellorini et joue dans *Un fils de notre temps* puis en 2019 dans *Onéguine* d'après Alexandre Pouchkine. Il assiste Antoine Raffalli sur *On achève bien les chevaux* avec les acteurs du collectif Sans Attendre. Depuis 2020, il donne des ateliers de pratique en classe d'hypokhâgne depuis 2020 aux côtés de Simon Chemama. En 2022, il retrouve Jean Bellorini pour la création *Le Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman, présentée au TNP.

JACQUES HADJAJE - JEU

Il joue de nombreux spectacles, notamment sous la direction de Georges Werler, Nicolas Serreau, Gilbert Rouvière, François Cervantès, Patrice Kerbrat, Jean-Pierre Loriol, Morgane Lombard, Florence Giorgetti, Sophie Lannefranque, Richard Brunel, Robert Cantarella, Romain Bonnin, Balazs Gera, Carole Thibaut, Gérard Audax, Michel Cochet, Jean-Yves Ruf, Thierry Roisin, Pierre Guillois, Aymeri Suarez-Pazos, Alain Fleury, Isabelle Starkier, Camille de la Guillonière... Depuis 2006, il joue dans plusieurs spectacles mis en scène par Jean Bellorini : *Oncle Vania* de Tchekhov, *Paroles gelées* d'après Rabelais, *Liliom* de Ferenc Molnar, *Cher Erik Satie* d'après la correspondance d'Erik Satie, *La Bonne âme de Se-Tchouan* de Bertold Brecht, *Karamazov* d'après Fédor Dostoïevski. Auteur, il écrit *Dis-leur que la vérité est belle* (éditions Alna), *Entre-temps, j'ai continué à vivre* et *Adèle a ses raisons* (éditions L'Harmattan), *La joyeuse et probable histoire de Superbarrio que l'on vit s'envoler un soir dans le ciel de Mexico* (éditions Les Cygnes). Il signe plusieurs mises en scène dont *L'Échange* de Paul Claudel au CDN de Nancy, *À propos d'aquarium* d'après Karl Valentin, *Innocentines* de René de Obaldia, ainsi que ses propres textes. Il enseigne dans plusieurs écoles de formation d'acteurs (école Claude Mathieu), dirige des ateliers d'écriture et de jeu pour amateurs (TEP, Théâtre du Peuple de Bussang) ainsi que des stages professionnels sur le travail du clown (Manufacture de Lausanne, Lido : école du cirque de Toulouse, TGP de Saint-Denis). En 2019, il interprète seul en scène *Vie et Mort* de Mère Hollunder, mis en scène par Jean Bellorini. Le texte est publié aux éditions Les Cygnes.

DAMOH IKHETEAH, JEU

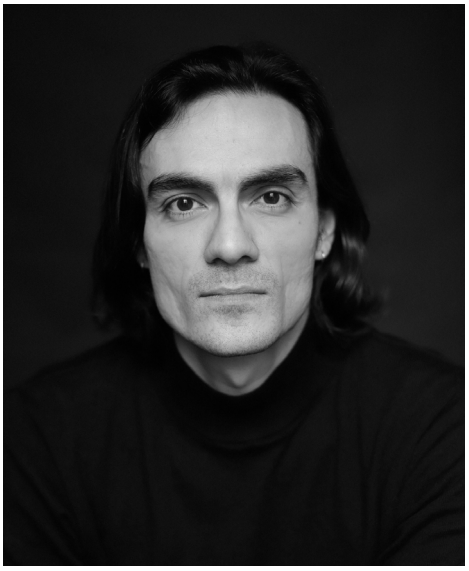
CLARA MAYER, JEU

Formée à l'école Claude Mathieu, elle intègre le CNSAD en 2009. Elle joue dans de nombreuses créations de Jean Bellorini : *Tempête sous un crâne* d'après *Les Misérables* de Victor Hugo, *Paroles gelées* d'après Rabelais, *Liliom* de Ferenc Molnar, *La Bonne âme du Se-Tchouan* de Bertold Brecht, et *Karamazov* d'après l'œuvre de Fédor Dostoïevski, présenté au Festival Avignon 2016. Elle joue dans deux créations de la compagnie « Le Temps est Incertain Mais on joue quand même » : *Danser à Lughnasa* de Brian Freil, et *La vieille fille* de Balzac dans le cadre d'une tournée des villages dans le Maine et Loire. En 2017, elle joue dans *Les petites Reines*, mis en scène par Justine Heynemann. En 2018, elle participe au festival du Théâtre du Roi de Cœur, à Maurens, en Dordogne. Parallèlement à ses créations, elle poursuit sa formation de comédienne en participant à des stages, notamment avec Manuel Poirier en 2015, Joël Pommerat en 2016 et, plus récemment, avec Jean-François Sivadier et Krystian Lupa.

LIZA ALEGRIA NDIKITA, JEU

Née en 1997 à Kinshasa, elle se forme à l'école départementale de Théâtre du 91. Elle rejoint la Troupe éphémère de Jean Bellorini au Théâtre Gérard Philipe pour la saison 2018-2019, et joue dans le spectacle *1793, On fermera les mansardes, on en fera des jardins suspendus !*. En 2018 puis 2019, elle participe à nouveau à l'expérience de la Troupe éphémère et joue dans *Les Sonnets*, mis en scène par Jean Bellorini et Thierry Thieû Niang. En 2021, elle fait partie des jeunes interprètes du spectacle *Archipel*, porté par Nicolas Musin, créé au TNP dans le cadre de Villeurbanne-capitale française de la culture. Cette saison, elle dirige la Troupe éphémère aux côtés de Jean Bellorini.

MARC PLAS - JEU



D'origine franco-colombienne et mexicaine, il commence le théâtre au sein de l'association culturelle du lycée St-Michel-de-Picpus à Paris, où il rencontre Jean Bellorini, Michel Jusforgues et Coralie Salonne. Après un baccalauréat littéraire, il entre à l'école Claude Mathieu en 2004 puis intègre le CNSAD dans la classe de Sandy Ouvrier (Promotion 2011). Depuis, il a travaillé avec Joel Dragutin (*Une maison en Normandie*), Benjamin Porée (*Platonov, Andromaque*), Delphine Hecquet (*Les Évaporées*) et Yordan Goldwaser (*La Ville de Martin Crimp*). Il joue dans plusieurs spectacles mis en scène par Jean Bellorini : *La Bonne Âme du Se-Tchouan, Liliom, Tempête sous un crâne, Karamazov* (Festival d'Avignon 2016) et *Le Jeu des Ombres* (Semaine d'art en Avignon, 2020).

ANTOINE RAFFALI, JEU

Après une formation en classe libre au Cours Florent et à l'Atelier Volant au Théâtre de la Cité à Toulouse où il travaille notamment avec Philippe Duclos, le collectif Les Possédés, Blandine Savetier, Wajdi Mouawad, il joue *Jacques dans Jacques ou la soumission* au Festival Istropolitana de Bratislava et à Avignon au Théâtre du Bourg-Neuf, sous la direction de Paul Desveaux. En 2012, il interprète Nathan dans *Les Vainqueurs* d'Olivier Py sous la direction de Xavier Bonadonna au Festival Premier pas à La Cartoucherie de Vincennes. À partir de 2013 il joue dans *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo mis en scène par Laurent Pelly, au Théâtre de la Cité à Toulouse puis en tournée. Poursuivant cette collaboration, il joue dans *Extraordinaires*, création autour d'Edgar Allan Poe, puis interprète Démétrius dans *Le Songe d'une nuit d'été* créé en 2014, Renzo dans *L'Oiseau Vert* de Carlo Gozzi en tournée et fait partie de la distribution des *Oiseaux* d'Aristophane. Sous la direction de Jean Bellorini il joue dans *Un fils de notre temps* d'Ödon Von Horvath, *Onéguine* d'Alexandre Pouchkine et *Le Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman, créé en 2022 au TNP. Par ailleurs, il écrit et met en scène plusieurs créations avec la compagnie Sogni d'Oro, notamment *Les 22 Décembre (Survivants)* finaliste du concours 2020 des jeunes metteurs en scène, ainsi que *L'Enfant brûlé* d'après Stig Dagerman, lauréat de Création en Cours des Ateliers Médicis la même année. Il travaille actuellement sur la mise en scène de *Robert(s) et Gloria(s)*, librement adapté du roman *On achève bien les chevaux* d'Horace MacCoy.

MATTHIEU TUNE, JEU

Formé au Cours Florent de 2008 à 2012, il joue pour le collectif La Horde dirigé par Laura Aubert dans le spectacle *Job ou ce qu'il en reste* au Festival Cumulus puis dans *L'Augmentation* de Georges Perec dans une mise en scène d'Étienne Blanc au théâtre de la Jonquière en 2011. En 2012, il joue au théâtre de l'Étoile du Nord dans Andromaque de Racine, mis en scène par Naïs El Fassi. Il intègre la promotion de l'Atelier au Théâtre national de Toulouse en 2012 où il travaille sous la direction de Bérangère Vantusso, Blandine Savetier, Emmanuel Daumas, Richard Brunel, Jean Bellorini, Charlotte Farcet, Wajdi Mouawad, Sébastien Bournac et Laurent Pelly. En 2013, il joue dans *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo, mis en scène par Laurent Pelly et dans *Extraordinaires* d'après Edgard Allan Poe, adapté par Agathe Mélinand et mis en scène par Laurent Pelly. La même année, il crée un seul en scène, *D'où je viens*, avec la collaboration artistique de Charlotte Farcet et Wajdi Mouawad. En 2014, il joue dans *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, mis en scène par Laurent Pelly au Théâtre National de Toulouse et crée avec François Copin Rétrospection à la Brèche d'Aubervilliers. Depuis 2015, il joue dans *Un fils de notre temps* d'Odön von Horváth, mis en scène par Jean Bellorini au Théâtre Gérard Philipe et en tournée. En 2016, il joue sous la direction de Martin Nikonoff avec le collectif La Sur/Vie dans *Le Dragon* d'Evgueni Schwartz. En 2019, il joue dans *Le Petit Héros* d'après une nouvelle de Fédor Dostoïevski, mis en scène par Mélodie-Amy Wallet. En 2020-2021, il joue dans *La Furie des nantis* d'Edward Bond, mis en scène par Yann Lheureux. En 2022, il retrouve Jean Bellorini pour la création TNP *Le Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman.

DAMIEN ZANOLY, JEU

Il se forme d'abord à l'École Claude Mathieu à partir de 2007. Pendant cette période, il joue dans ses premiers spectacles professionnels notamment *Les Précieuses Ridicules* de Molière mis en scène par Pénélope Lucbert. En 2010, il entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique où il travaille, entre autres, avec Daniel Mesguich, Caroline Marcadé, René Féret, Philippe Calvario, Nathalie Baye et Sandy Ouvrier. À sa sortie, il intègre la troupe de Jean Bellorini et joue dans *La Bonne Âme du Se Tchouan* de Bertold Brecht. L'année suivante il interprète *Charly 9* dans l'adaptation théâtrale du roman éponyme de Jean Teulé. Il joue ensuite dans *Ni Dieu Ni Diable* d'Augustin Billetdoux, lauréat du Prix Théâtre 13, avec qui il retravaillera sur *Le messie du peuple chauve*, créé pour le Festival d'Avignon 2016. Il donne la réplique à Michel Bouquet dans *À Tort et à Raison* de Ronald Harwood mis en scène par Georges Werler au théâtre Hebertot. En 2017, il participe au Festival LYNCEUS de Binic avec la pièce Babylone d'Antonin Fadinard, mis en scène par Sébastien Depommier. Il joue au théâtre du Rond-Point dans la création de Jean-Michel Ribes, *Sulki et Sulku* ont des conversations intelligentes. En 2018 il retrouve Jean Bellorini dans *Paroles Gelées*, d'après l'œuvre de Rabelais, au Théâtre Gérard Philipe. Début 2020, il crée le spectacle *Les Chemins de Désirs*, adapté du livre de Claire Richard. Au cinéma il a tourné avec des metteurs en scène comme Danielle Thompson, Yvan Attal dans *Le Brio*, Olivier Nakache et Eric Toledano pour *Hors Norme* et, dernièrement, avec Martin Bourboulon pour le film *Eiffel* qui sortira début 2021. En 2022, il retrouve Jean Bellorini pour la création TNP L*e Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman.

TATIANA FROLOVA, COLLABORATION ARTISTIQUE

Née en 1961 à Komsomolsk-sur-Amour, elle est diplômée de l'Institut de la Culture de Khabarovsk, spécialité mise en scène. Depuis plus de trente ans, elle fabrique avec très peu de moyens ses spectacles au Théâtre KnAM qu'elle a créé dans sa ville natale. Dans un article paru dans Libération en 1998, Jean-Pierre Thibaudat, alors correspondant à Moscou, qualifie Tatiana Frolova de « pile électrique ». Isolée dans une ville plutôt hostile, mais convaincue qu'on peut y travailler, elle déploie une exceptionnelle énergie pour faire vivre son théâtre et proposer aux habitants des œuvres contemporaines. Depuis une quinzaine d'années, elle s'est tournée vers le théâtre documentaire, un théâtre basé sur le recueil de témoignages de vie. Ses spectacles mêlent histoires personnelles et grande Histoire, notamment de la Russie dont elle dénonce les crimes : la guerre de Tchétchénie, sujet tabou en Russie (*Une guerre personnelle*), la réécriture de l'Histoire (*Je suis*, consacré aux thèmes de la mémoire et l'oubli), le suicide (*Le Songe de Sonia*), la terreur (*Je n'ai pas encore commencé à vivre*). Depuis 2013, elle est accueillie sur chaque édition du Festival Sens Interdits à Lyon. Elle anime régulièrement des ateliers et master classes pour les amateurs et les étudiants en théâtre. Elle présente *Crime et Châtiment* de Fédor Dostoïevski avec les élèves de 3ème année du CNSAD de Paris en 2016. La même année, elle bénéficie d'une Chaire Internationale du label Arts-H2H au titre de chercheure dans le domaine des formes théâtrales et du langage théâtral. En 2017, elle réalise une masterclass d'un mois avec les étudiants de l'ENSATT à Lyon. Souhaitant prolonger une belle collaboration, l'ENSATT la réinvite en 2018-2019 pour réaliser l'atelier-spectacle de sa 78ème promotion : *Depuis que nous sommes arrivés, il pleut* (inspiré de *Demain il fera beau* de Denise Domenach-Lallich). En mars 2022, suite à l'invasion de l'Ukraine par la Russie, Tatiana Frolova arrive en France avec la troupe du Théâtre KnAM, mettant un terme à trente-sept ans de travail à Komsomolsk-sur-L'Amour. Fin 2022, elle collabore avec Jean Bellorini pour la création *Le Suicidé, vaudeville soviétique* de Nicolaï Erdman.

Presse

Nicolaï Erdman, une fureur de vivre russe

SCÈNES Directeur du Théâtre national populaire de Villeurbanne, Jean Bellorini ressuscite avec brio «Le Suicidé», comédie géniale sur la dépression d'une société soviétique confite dans la terreur. Un grand spectacle à voir jusqu'au 20 janvier

ALEXANDRE DEMIDOFF, VILLEURBANNE
@alexandredmdff

«Le Suicidé» au TNP de Villeurbanne: de l'usage radical du (très) grand écran. *(JULIETTE PARISOT/HANS LUCAS)*

Le soufflet de Nicolaï Erdman (1900-1970) à Joseph Staline. Le courage d'un jeune auteur surdoué défiant l'ogre du Kremlin au début des années 1930. Au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne jusqu'au 20 janvier, Jean Bellorini et une quinzaine de comédiens capables de toutes les pirouettes ressuscitent *Le Suicidé* d'Erdman, satire interdite en 1932 et jamais jouée avant 1982 à Moscou – dans une version expurgée. Une folie russe, qui met à nu la veulerie d'une société à genoux devant le petit père des peuples et, par ricochet, épingle la terreur du régime de Vladimir Poutine.

Qu'est-ce que ce *Suicidé*, traduit par André Markowicz (Ed. Les Solitaires intempestifs) et précédé d'une introduction éclairante de Béatrice Picon-Vallin? La comédie d'un désenchantement, celui de ces années 1920 où les Russes digèrent la révolution de 1917, la terreur de 1918, la sanctification de Lénine, le knout de Staline qui ordonnera bientôt ses terribles purges. Nicolaï Erdman, qui est né avec le siècle, saisit cette dépression là où elle transpire, dans les mauvais draps conjugaux de Sémione Sémionovitch et de Maria, couple lambda au paradis des prolétaires.

Les thuriféraires de la grandeur bolchevique proclament l'avènement de l'homme nouveau. Le voici tel que Jean Bellorini, directeur du TNP, le cadre en ouverture du spectacle. Sémione et Maria font un mauvais rêve de concert dans leur lit. L'estomaquant François Deblock, tignasse et barbichette énervées d'anarchiste, pique ainsi sa comparse Clara Mayer: «Macha, ho Macha! Macha, tu dors, Macha?» Filmé de près en direct dans ses habits de nuit, le couple se dresse devant vous, en noir et blanc, à la verticale, sur un écran géant.

Ce cinéma de minuit est abracadabrantesque. Sémione a une fringale de déterré. «[…] dis donc, le saucisson de foie de ce midi, il nous en reste.» Elle s'agace. Il se cabre. Elle consent à satisfaire son estomac. Il proteste. Il a faim et il est humilié. Il vit aux crochets de sa femme et ne s'en remet pas. Malédiction. Et ce n'est pas sa belle-mère (Jacques Hadjaje) étouffante à force de prévenances qui va le remettre en selle.

Sauve qui peut la vie

Le ver est dans le saucisson de foie. Telle est la malice de Nicolaï Erdman. Sémione Sémionovitch se heurte aux mirages du socialisme, au mensonge d'une rhétorique ronflante: KO debout, il cherche la sortie de secours. Un suicide, tiens! Mais oui, quel acte sublime, s'enflamme le voisin Kalabouchkine (Marc Plas), qui a son idée derrière la tête. Sémione laisserait une lettre adressée aux autorités où il justifierait son geste. Il y dénoncerait le vilain sort réservé par le parti aux poètes, par exemple. Ou à l'intelligentsia, pourquoi pas. Ou aux membres héroïques du clergé. Ou…

Bref, ce serait une mort utile qui pourrait même rapporter gros à ce gredin de Kalabouchkine, qui fait payer 15 roubles la missive du futur défunt. On peut imaginer la tête des envoyés de Staline le 15 août 1932 au GosTim, le théâtre à Moscou de Vsevolod Meyerhold, ce maître vénéré qui signe la mise en scène. Ils doivent donner leur accord au spectacle. Leur «niet» est sans appel. Nicolaï Erdman est sur le gril. Au mois d'août 1933, il sera arrêté et relégué à Ienisseisk, en Sibérie orientale, pour s'être payé la tête du maître du Kremlin dans un poème cinglant.

Le bonheur de ce *Suicidé*, c'est la façon raffinée dont Jean Bellorini et sa troupe révèlent sa partition. Car comme souvent chez ce metteur en scène, le texte est aussi une musique. Sur scène, un trio – un percussionniste, un accordéoniste, un joueur de contrebasse à vent – escorte la cascade des péripéties. Le style de ce «vaudeville soviétique»? Un athlétisme ludique qui emprunte à Charlie Chaplin son galop burlesque, à Gogol sa pâte farceuse, au photographe soviétique Alexandre Rodchenko ses symétries fantasques.

Ce *Suicidé* file ainsi à toute allure vers son issue drôle et funèbre à la fois. D'une vignette à l'autre, les interprètes – dont le Genevois Mathieu Delmonté – se fondent dans les silhouettes dessinées par Erdman, galerie de fantoches où se bousculent un faiseur de phrases vaniteux, une courtisane, un pope, un poète, un jeune marxiste enragé, un boucher etc. Tous vident en vrac le sac de leur sottise dans la grande salle commune à la mode soviétique, conçue par Véronique Chazal et Jean Bellorini.

Swing sur les braises

Il faut suivre alors ce démon de François Deblock sur la pente de son salut. Il chante *Creep*, le tube de Thom Yorke et de Radiohead. Juché sur une longue table de beuverie, il swingue sur les braises de son indignité. Attablée, la société du *Suicidé* s'impatiente de le voir passer à l'acte. Ecoutez-le encore: il appelle le Kremlin, il veut parler à Joseph Staline en personne. Mais voilà qu'on le ramène dans une brouette, cadavérique enfin. Son épouse, sa belle-mère pleurent leur bon à rien chéri. Vite, les funérailles. Surprise alors: tandis que les larmes de crocodile coulent en rivière, le défunt se relève. Son coma n'était qu'éthylique.

Farce, bien sûr, et attrapes. Sauf que le mal de vivre de Sémione ne passe pas, comme une seconde peau qui traverserait les âges. A l'écran soudain, un jeune homme, qui s'est filmé avec son iPhone, vous parle. Il a 27 ans, des lunettes d'étudiant et un visage poupin. Il a ces mots: «Nous sommes tous devenus les prisonniers d'un maniaque qui nous donne le choix entre la prison, l'armée et le choix que j'ai fait.»

> «Ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire»
> NICOLAÏ ERDMAN

C'est le rappeur russe Ivan Petunin. Le 30 septembre dernier à Krasnodar, il s'est jeté dans le vide, du haut du douzième étage de l'immeuble où il vivait. Sa compatriote, la metteuse en scène Tatiana Frolova, qui vit en exil à Lyon, a suggéré à Jean Bellorini d'introduire cette présence glaçante et irréductible.

«Ce qu'un vivant peut penser, seul un mort peut le dire», constate Nicolaï Erdman. Son *Suicidé* vit toujours, comme son ironie jubilatoire, comme sa bravoure, dont sont légataires ces Russes de l'ombre, artistes ou pas, qui disent aujourd'hui non à la guerre aberrante d'un despote cynique. A Villeurbanne, la toile de la farce finit par se déchirer. Reste le courage de ne pas désespérer. ■

Le Suicidé, vaudeville soviétique,
Théâtre national de Villeurbanne (F), du 6 au 20 janvier,
rens. Tnp-villeurbanne.com

Date: 27.01.2024

LE TEMPS

THÉÂTRE DE CAROUGE

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
https://www.letemps.ch/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 34'118
Parution: 6x/semaine

Page: 28
Surface: 225'824 mm²

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006

Référence: 90748898
Coupure Page: 1/7

Scènes

En Suisse romande, vingt-cinq spectacles flamboyants

«Le Suicidé, vaudeville soviétique»
Une farce au pays des Soviets. L'écrivain Nicolaï Erdman a cette audace au début des années 1930, dans *Le Suicidé*. Son héros, Sémione, bon à rien mais malin comme un ouistiti, vit aux crochets de son épouse – ô opprobre, ô désespoir. Dans ce cul-de-sac existentiel, il a une idée foudroyante: inviter le voisinage à miser sur le suicide qu'il envisage. Le metteur en scène français Jean Bellorini monte avec une légèreté acérée cette satire du paradis soviétique – censurée par Staline - où brûlent des comédiens formidables, dont le jeune François Deblock dans la peau du suicidé. Un vertige comique. **A. Df**
Carouge, Théâtre de Carouge, du 1er au 16 mars.

Date: 03.01.2024

RTS La 1ère

RTS Radio La 1ère
1010 Lausanne 10
058/ 236 36 36
www.rts.ch/la-1ere/

Genre de média: Médias Radio/télévision
Type de média: Radio
Temps d'émission: 17:00
Langue: Français

Taille: 4.8 MB
Durée: 00:05:17

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006

Référence: 90518138
Coupure Page: 1/1

Des spectacles à ne pas à rater en 2024:

Emission: Journal 17h / Vertigo*

"Justice" (Grand Théâtre de Genève); "Antigone in the Amazon" (Vidy-Lausanne); "Rêve d'automne" (Comédie de Genève); "Extra Life" (Festival Antigel/Vidy-Lausanne); "Le suicide, vaudeville soviétique" (Théâtre de Carouge); "Avant la terreur" (Vidy-Lausanne); "Ôss" et "Guintche" (Vidy-Lausanne).

ARGUS DATA INSIGHTS® WISSEN ZUM ERFOLG

ARGUS DATA INSIGHTS® Schweiz AG | Rüdigerstrasse 15, case postale, 8027 Zurich
T +41 44 388 82 00 | E mail@argusdatainsights.ch | www.argusdatainsights.ch

Date: 01.03.2024

scènes magazine

Scènes Magazine
1211 Genève 4
022/ 346 96 43
https://scenesmagazine.com/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 5'000
Parution: 10x/année

Page: 26
Surface: 46'095 mm²

THÉÂTRE DE CAROUGE

Ordre: 833006
N° de thème: 833.006

Référence: 91049670
Coupure Page: 1/2

théâtre de carouge

Le Suicidé

Le Théâtre de Carouge met à l'affiche *Le Suicidé* de Nikolay Erdman, dans la mise en scène de Jean Bellorini.

Enfin, *le Suicidé* (1928) de Nikolay Erdman est présenté sur un plateau de théâtre. Depuis la légendaire production que, en sa qualité de (bref : un mandat seulement) patron de la Comédie-Française, Jean-Pierre Vincent avait réalisée au Théâtre de l'Odéon, seule une poignée de metteurs-en-scène, dont Alain Françon s'y était attelée. En décembre 2022, Jean Bellorini a franchi le Rubicon.

Un concentré d'antistalinisme ?

Essentielle, cette pièce l'est à considérer le destin de Nikolay Erdman : déporté en Sibérie – à cause de cette pièce – en 1931 ; rentré à Moscou en 1956 ; et mort, dans l'oubli, en 1970. En 1928, l'atmosphère politique était tendue : Lénine mort, Trotski exilé et Staline désormais possesseur de tous les pouvoirs. Et qui étouffe et sape, jusqu'à ôter la relative, mais réelle, liberté artistique qui avait prévalu depuis la révolution bolchevique.

Le "suicidé" que le titre mentionne est un être hors-champ, Fedia Petounine (« un type merveilleux, avec un grain de mélancolie »), qui a laissé ce message : « Vivre est impossible ». Et il se prolonge dans le texte théâtral : après s'être disputé, pour un motif futile, avec son épouse, Semion-Semionovič Podsekalnikov, il prend soudain le large et court comme un dératé. Surtout, cet inquiet amoureux de la vie refuse ce geste fatal que ses proches – sarcastiquement réjouis, ils désirent ainsi oublier la crise économique (post révolution et post-guerre civile) et leur âpre vie quotidienne – le somment d'accomplir. Ce faisant, Nikolay Erdman poursuit le sarcasme désespéré dont, presque un siècle auparavant, avec *les Ames mortes*, Nikolay Gogol avait usé avec une époustouflante maestria. De là à dire que *le Suicidé* est un concentré d'antistalinisme, il n'y a qu'un pas…

« Le Suicidé » © Juliette Parisot

ARGUS DATA INSIGHTS® WISSEN ZUM ERFOLG

ARGUS DATA INSIGHTS® Schweiz AG | Rüdigerstrasse 15, case postale, 8027 Zurich
T +41 44 388 82 00 | E mail@argusdatainsights.ch | www.argusdatainsights.ch

ÉVÈNEMENTS

AVEZ-VOUS DÉJÀ VISITÉ LES COULISSES DU THÉÂTRE ?

Tous les 1ers samedis du mois, des visites guidées gratuites du Théâtre sont proposées par nos équipes de 11h à 12h30.

Et tout au long de la saison, découvrez l'envers du décor des différents spectacles (plateau, coulisses, loges...).

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS : THEATREDECAROUGE.CH

LA SAISON 23-24 EN UN COUP D'ŒIL

SPECTACLE HORS ABONNEMENT

NEOLITHICA (LE GRAND SECRET)
Texte et mise en scène de **Dominique Ziegler**
27 juin – 14 juillet 2023
Camion-Théâtre / Spectacle en plein air

SPECTACLE HORS ABONNEMENT

CHAPITRE 1 -
LA MARIÉE ET BONNE NUIT CENDRILLON
La trilogie Cadela Força
Dans le cadre de **La Bâtie-Festival de Genève**
De **Carolina Bianchi y Cara de Cavalo**
2 septembre à 20h - 3 septembre à 18h
En portugais surtitré français et anglais

SPECTACLE HORS ABONNEMENT

INTÉGRALE DU TRIPTYQUE :
PHÈDRE ! GISELLE... CARMEN.
Dans le cadre de **La Bâtie-Festival de Genève**
Concept et mise en scène de **François Gremaud**
8-9 septembre 2023

PHÈDRE !
D'après **Jean Racine**.
Concept et mise en scène de **François Gremaud**
12 septembre – 3 novembre 2023
Relâches exceptionnelles 1er, 8, 10, 19, 21 et 22 octobre

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE
D'après le scénario d'**Ettore Scola**
Mise en scène de **Lilo Baur**
3 – 22 octobre 2023
Relâches exceptionnelles 8 et 12 octobre

CHARLIE
Librement inspiré *Des fleurs pour Algernon* de **Daniel Keyes**
Mise en scène de **Christian Denisart**
21 novembre – 17 décembre 2023

L'USAGE DU MONDE
De **Nicolas Bouvier**
Mise en scène de **Catherine Schaub**
29 novembre 2023 – 26 janvier 2024
Relâches 23 décembre – 8 janvier

LA FAUSSE SUIVANTE
De **Marivaux**
Mise en scène de **Jean Liermier**
9 – 14 janvier 2024

FANTASIO
D'**Alfred de Musset**
Mise en scène de **Laurent Natrella**
23 janvier – 11 février 2024

FRÉHEL C'EST MOI
D'après le roman *Le vent dans la bouche* de **Violaine Schwartz**
Mise en scène de **Gian Manuel Rau**
27 février - 24 mars 2024

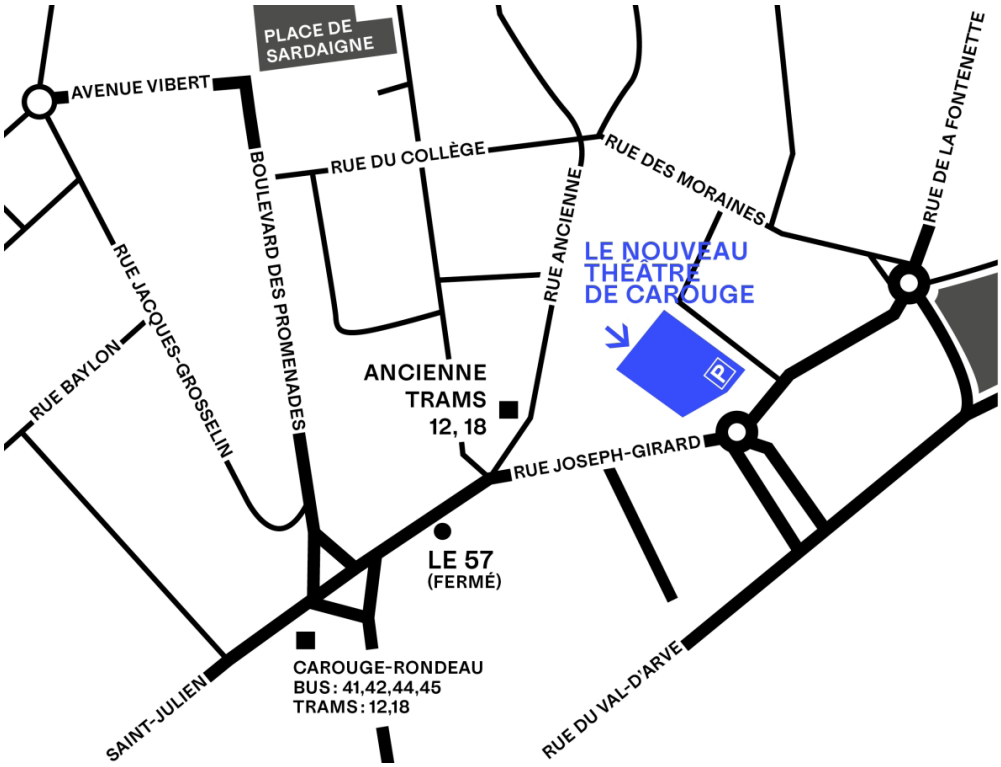
LE SUICIDÉ, VAUDEVILLE SOVIÉTIQUE
De **Nicolaï Erdman**
Mise en scène de **Jean Bellorini**
1er – 16 mars 2024

BELLS AND SPELLS
De **Victoria Thierrée Chaplin**
Avec **Aurélia Thierrée**
17 avril – 5 mai 2024

SPECTACLE HORS ABONNEMENT

LES DIABLOGUES
De **Roland Dubillard**
Mise en scène de **Jean Liermier**
Juin 2024

PRATIQUE



ADRESSE DU THÉÂTRE Rue Ancienne 37A à Carouge

INFOS PRATIQUES ET BILLETTERIE

THÉÂTRE DE CAROUGE
Rue Ancienne 37A 1227 Carouge
+41 22 343 43 43
theatredecarouge.ch

HORAIRES DES REPRÉSENTATIONS

GRANDE SALLE
Du mardi au vendredi
à 19h30
Samedi et dimanche
à 17h

PETITE SALLE
Du mardi au vendredi
à 20h
Samedi et dimanche
à 17h30

LE BAR DU THÉÂTRE VOUS ACCUEILLE 1H30 AVANT ET APRÈS LES REPRÉSENTATIONS

CONTACT PRESSE: CORINNE JAQUIÉRY
+41 79 233 76 53 / C.JAQUIÉRY@THEATREDECAROUGE.CH

RESPONSABLE COMMUNICATION: MARIE MARCON
+41 79 894 33 37 / M.MARCON@THEATREDECAROUGE.CH

ACCÈS PRESSE
->PHOTOS ET DOCUMENTS DE COMMUNICATION SUR THEATREDECAROUGE.CH (EN BAS DE PAGE)

HTTPS://THEATREDECAROUGE.CH/ESPACE-PRESSE/